



Sociétés et jeunes en difficulté

Revue pluridisciplinaire de recherche

n°6 | Automne 2008

Varia

La construction identitaire à partir d'expériences de rue à Montréal : une tension entre marginalité et conformité

Elisabeth Greissler



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sejed/5322>

ISSN : 1953-8375

Éditeur

École nationale de la protection judiciaire de la jeunesse

Référence électronique

Elisabeth Greissler, « La construction identitaire à partir d'expériences de rue à Montréal : une tension entre marginalité et conformité », *Sociétés et jeunes en difficulté* [En ligne], n°6 | Automne 2008, mis en ligne le 27 janvier 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sejed/5322>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Sociétés et jeunes en difficulté est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La construction identitaire à partir d'expériences de rue à Montréal : une tension entre marginalité et conformité

Elisabeth Greissler

- 1 Cet article⁴ présente la synthèse des résultats d'une recherche portant sur les modalités de la construction identitaire de jeunes ayant une expérience de la rue⁵. Plus particulièrement, il s'attache aux trajectoires des « pairs » et « ex-pairs aidants ». Ces anciens jeunes de la rue, qui constituent notre échantillon, sont désireux de passer à une autre expérience de vie, en participant à une intervention sociale leur octroyant le rôle de pair auprès des jeunes de la rue. Ces pairs « aidants »⁶ ont pu ainsi s'inscrire dans une dynamique dans laquelle leurs expériences de rue faisaient l'objet d'une reconnaissance de leur savoir et de leur potentialité⁷.
- 2 La situation des « jeunes de la rue »⁸ est souvent analysée dans son aspect relatif à la rupture avec les normes sociales. Certaines études s'intéressent essentiellement aux conséquences négatives des expériences de ces jeunes, notamment sur les plans sanitaire, social et professionnel. La sortie de ce mode de vie est dès lors analysée et conceptualisée en référence à un retour à la « normale ».
- 3 D'autres analyses, plus en vogue à l'heure actuelle, envisagent ces parcours de vie comme le révélateur d'une volonté d'émancipation sociale : l'expérience de la vie dans la rue est reconnue comme un facteur déterminant du processus de socialisation de ces jeunes. De nouvelles orientations de recherche se dégagent alors, qui s'appuient sur les trajectoires et les discours des jeunes eux-mêmes. Elles envisagent leur vécu subjectif de la marginalisation comme un facteur particulier de socialisation⁹. La situation sociale des jeunes de la rue est donc aujourd'hui couramment observée en fonction de la tension particulière qu'elle représente entre marginalité et conformité. Dans cette perspective, il serait donc possible d'analyser leur construction identitaire en fonction d'un cheminement personnel de continuité et/ou de ruptures.

- 4 Nous cherchons, dans cet article, à nous distancier des analyses déterministes qui envisagent le vécu dans la rue comme un décrochage social. Notre cadre d'analyse se réfère à l'interactionnisme symbolique. Plutôt que d'y voir un état particulier relatif à une période donnée, cette option nous amène à entrevoir davantage les parcours de ces jeunes comme un processus. La notion de « carrière » au sens où l'emploie Howard S. Becker¹⁰ est alors tout à fait éclairante. Becker a montré que le fait d'être désigné comme déviant se construit dans une interaction avec un ou plusieurs groupes sociaux. Ce processus d'étiquetage représente un point crucial du parcours de déviance et il a des répercussions à la fois sur la construction de l'identité et sur la suite des interactions sociales. Il donne la possibilité, entre autres, de rejoindre un groupe organisé de déviants et de s'inscrire dans des circuits parallèles.
- 5 Nos analyses partent donc du point de vue des jeunes et du sens qu'ils donnent à ces pratiques de socialisation non traditionnelles. La notion de « pair » ou « d'ex-pair aidant » désigne la/les trajectoire(s) de jeunes qui ont participé à une intervention sociale qui les a amenés, compte tenu de leurs expériences concrètes d'une vie dans la rue (passée ou parfois encore actuelle), à accompagner d'autres jeunes vivant des situations similaires. De ce fait, les « pairs » ou « ex-pairs » évoluent professionnellement et socialement, à la fois dans la rue et dans la société. Nous nous sommes ainsi demandé comment ces jeunes construisent leur identité, entre marginalité et conformité. Le dispositif d'intervention par les pairs, permettant notamment l'aide entre jeunes, suscite nombre d'interrogations sur une construction identitaire s'inscrivant dans une trajectoire sociale marginalisée (le lieu de travail, les missions, l'expérience de rue mise en avant, etc.) mais dans un contexte professionnel aux structures conformes (le contrat de travail, les horaires, les compétences, etc.). L'enjeu de ce que l'on appelle communément « la sortie de rue ¹¹ » est important à saisir pour approcher les modalités de construction de l'identité de ces jeunes qui sont amenés à vivre dans la rue.
- 6 Pour nombre d'auteurs, la sortie est une étape « d'insertion sociale » nécessitant la mise en place d'un projet différent de la vie dans la rue. Si l'on reconnaît la place de l'acteur dans les actions, aussi atypique que soit le projet de « sortie », on conclut souvent qu'il aboutit finalement à la « normalisation ». Ceci confère à l'expérience de rue non seulement un caractère épisodique, mais aussi, une dimension cruciale de distanciation de la rue. Or, il nous semble que certaines trajectoires révèlent une forme particulière de structuration de l'environnement marginalisé de la rue, permettant vraisemblablement la construction d'une identité. S'agit-il ainsi d'une nouvelle forme d'émancipation ? Peut-on réellement se construire dans la rue ? Cette forme de socialisation est-elle valide pour les jeunes de la rue et pour la société ? Reconnaître cette forme de socialisation voudrait dire que les jeunes de la rue ne sont pas exclus, mais plutôt inclus dans la société de laquelle ils se démarquent et dont ils se servent pour se définir. *In fine*, on peut se demander comment appréhender cette affiliation à la rue dans un moment important de leur socialisation ?
- 7 Nous nous sommes focalisés sur le sens donné par l'individu lui-même à ses actions et sur les ajustements qu'il peut opérer dans l'ensemble de son parcours, de la situation de vie dans la rue à l'expérience de « pair aidant ». Nous avons à observer et à décrire les rapports de certains jeunes avec la société et avec la rue, dans un moment important de leur biographie, celle de la socialisation et de l'insertion dans la vie adulte¹². L'analyse de cette situation ouvre alors un autre questionnement sur les enjeux de la « sortie » de rue, notamment pour ce qui a trait à l'impact de l'expérience de rue sur la pérennité des liens

avec la marginalité. Ces réflexions prennent un sens particulier dans notre travail dans la mesure où l'on aborde la construction identitaire des jeunes de la rue à partir de leurs expériences de rue essentiellement¹³. Ceci revient à considérer la rue et sa « sortie » comme un élément parmi d'autres dans le processus de socialisation, un élément comme tant d'autres, contribuant au passage à la vie adulte.

- 8 Afin de situer notre objet, nous aborderons, dans une première partie, les questions problématiques relevées dans la littérature relative à la situation des jeunes qui vivent dans la rue. Dans une deuxième partie, nous reviendrons sur notre cadre d'analyse et sur notre méthodologie de recherche inspirée par la technique des récits de vie telle que l'a théorisée Daniel Bertaux¹⁴. Enfin, nous présenterons les résultats de notre recherche et déclinons différentes figures. Celles-ci s'organisent en référence à des types idéels, comme autant de catégories construites en fonction des affiliations multiples qui se font et se défont tout au long de la vie des individus.
- 9 À Montréal, le contexte des années 1980 a encouragé l'apparition dans des centres urbains canadiens, d'individus de plus en plus en jeunes, vivant et habitant dans la rue¹⁵. Selon Michel Parazelli¹⁶, les jeunes de la rue ont entre 13 et 25 ans et il y a autant d'hommes que de femmes. On assiste à une migration annuelle en été, des régions québécoises vers Montréal et en hiver vers un climat plus tempéré comme celui de Vancouver par exemple. À Montréal, ces jeunes sont repérables dans quelques espaces précis comme dans la rue Sainte Catherine, le parc Berri et le Carré Viger, entre autres. Leur mode de vie est fait d'itinérance, de vie en squats, d'utilisation de ressources communautaires, de consommation de drogues. On note qu'ils sont nombreux à décrocher du système scolaire et parfois, mais pas dans tous les cas, à rompre leurs liens familiaux et ce, surtout durant leur période de vie dans la rue. En effet, lorsque les expériences sont intenses en termes d'errance ou de consommation par exemple, il arrive que les liens avec les proches s'amenuisent, voire disparaissent. D'autant que l'origine de l'expérience de rue est caractérisée par des fugues, des fuites d'un milieu familial difficile¹⁷. C'est ainsi qu'ils peuvent se décider¹⁸ à migrer à travers l'espace urbain local, voire international¹⁹. Une autre spécificité de ce mode de vie est l'errance ou le « nomadisme »²⁰, les jeunes de la rue n'ont pas de lieu d'habitation fixe pour la plupart. Par ailleurs, certains pratiquent la prostitution, la mendicité, la vente de drogues et le *squeegee*²¹.
- 10 Cette expérience est abordée comme un risque majeur pour le développement des jeunes et par conséquent, certains auteurs estiment qu'il faut les protéger, les éloigner de la rue. En effet, des études s'attardent sur la dangerosité d'une proximité avec « la marge » qui aurait pour effet des phénomènes relatifs à la délinquance, à la marginalisation, à la précarité, à l'anomie et même à la mort. Au fond, ces critiques se focalisent sur les risques physiques, psychologiques, sociaux, intellectuels, etc., de cette expérience. Loin de nier l'existence de séquelles parfois permanentes (VIH, hépatite C, deuil, exclusion sociale, etc.), notre recherche ne s'est pas directement focalisée sur ces conséquences de l'expérience de la rue, mais plutôt sur le sens que leur donnent les jeunes au plan identitaire, pour observer notamment comment certains intègrent plus durablement cette expérience dans leur trajectoire que d'autres.
- 11 Marguerite Michelle Côté²² propose une lecture anthropologique de la situation des jeunes de la rue à Montréal, suivant les causes et les conséquences d'une certaine quête de soi, d'un rite de passage à la vie adulte dans un milieu hostile. Selon elle, le jeune s'inscrit dans une véritable impasse sociale. Dans le même esprit, Patrick Pattergay²³ a recensé certaines études « misérabilistes » ou « sécuritaires », dans lesquelles la rue est

perçue comme un espace « d'errance » sociale et identitaire. D'après François Chobeaux²⁴, Olivier Chazy²⁵, « les jeunes en errance en France » sont ancrés dans une situation anémique. Jacques Tremintin²⁶ propose une réflexion dans les mêmes termes dans une revue professionnelle.

- 12 Chobeaux (1998) s'intéresse par exemple aux « jeunes en galère ». D'après ses recherches dans les banlieues françaises, le sentiment d'exclusion de la société de consommation expliquerait le comportement des jeunes hermétiques à toute perspective d'avenir « conformes », identiques à celle des adultes et des autres « non galériens ». Ce chercheur alimente son propos avec l'idée actuelle de la perte de repères : la « fracture sociale » à la française, expliquée entre autres par un éclatement de la socialisation traditionnelle. Ainsi, certains n'ont que la rue (ou la banlieue) comme unique repère. Finalement, selon ce sociologue, on risque de « légitimer chez eux des passivités individuelles », notamment en raison des médias qui les présentent comme des victimes (Chobeaux, 1998).
- 13 Dans un autre article, Chobeaux (1998b) explique qu'en fuite, en quête, certains jeunes des banlieues seraient peut-être inscrits dans « la zone », un espace vide de sens. S'ils revendiquent leur refus de vivre dans cette société et celui de partager le même mode de vie que leurs parents bref; s'ils souhaitent un projet de vie différent, celui-ci ne serait pas pensé. L'auteur reconnaît l'existence de codes, de normes et de compétences, mais tout tournerait autour de l'organisation de la survie, tant il n'y a aucune capacité d'innovation, ni de créativité. Ainsi, « la zone est une vie sans avenir, une sorte de suicide lent ou, au fond, le seul élément culturel unificateur est la fuite morbide d'une souffrance intérieure annihilant toutes les capacités projectives »²⁷. On comprend que l'auteur entrevoit pour ces jeunes un destin déterminé par l'exclusion. Or, à l'opposé des « passivités individuelles », on retrouve parfois une réelle préoccupation pour l'avenir, un réel appel à se prendre en main. L'exemple des textes de rap nous montre l'existence de messages militants :
- 14 « Changer le monde, changer le présent ? Ça c'est sûr, le futur en dépend. Mais quelles solutions pour lutter contre la décomposition sociale qui s'installe et pénètre chacun d'entre nous qui ne connecte pas son intellect ? Je parle clairement pour que tout le monde me comprenne, autant mes ennemis que mes amis que j'aime. Sommes-nous nés sur cette planète pour reproduire inlassablement les rapports humains guidés par l'incrédulité des gouvernements ? Dès fois eut ta télé, change ton quotidien, rentre dans un musée ou lis un bouquin. L'odyssée de la vie n'est pas un film au cinéma, si tu ne t'éduques pas, tu resteras en bas ! » (Doctor L - Rockin' Squat du groupe Assassins, 1995).
- 15 Il n'en reste pas moins que l'idée d'exclusion, même selon un processus, traverse différentes approches et confère à la situation des jeunes dans la rue, un risque de non retour vers la norme dominante. Si l'on se réfère à ces lectures de l'expérience de vie dans la rue, il est nécessaire de *sortir* le jeune de cet espace synonyme de difficultés. L'intervention sociale est prédéterminée par la définition *misérabiliste* de la situation de rue. L'expérience de rue apparaît comme un problème social à éradiquer. Aussi, l'intervention sociale doit-elle viser à modifier la trajectoire des jeunes afin de leur permettre de retrouver le droit chemin « acceptable ». Pour Tillio Caputo, Richard Weiler et Jim Andersen²⁸, il est indispensable de rompre, même brutalement, avec le « style de vie » de rue, à travers une « démarginalisation », c'est-à-dire, une « normalisation [des] conduites ».
- 16 Face à ces conceptions, il existe d'autres lectures de l'expérience de vie dans la rue et des conséquences pour les jeunes. Des auteurs s'intéressent au potentiel de « la marge »,

notamment en matière de socialisation. Ils mettent effectivement en avant la production identitaire qui s'opère dans cet espace certes atypique, mais non détaché de l'ensemble social. Michel Parazelli²⁹ par exemple, ne considère pas la rue comme un espace vide de sens. Au contraire, il reconnaît l'existence d'une « socialisation marginalisée » selon laquelle les jeunes de la rue s'ancrent dans le social par ses marges. L'auteur défend l'idée selon laquelle la rue n'est pas un espace détaché de la société ou encore vide de sens, parce qu'il permet justement aux jeunes de vivre une socialisation dans des « formes concrètes de relations sociales » (2002 : 137). La rue devient ainsi un espace de « socialisation marginalisée ». Effectivement, l'auteur va plus loin et conjugue la dimension géographique de la rue à une dimension sociale de la socialisation des jeunes, pour créer un concept « géosocial ». Des jeunes s'inventeraient de nouveaux repères dans le contexte actuel d'incertitudes, ils tenteraient de se créer des marques pour la réalisation et l'expression de soi.

- 17 « Les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue institueraient (de façon précaire) un certain usage de la marge sociospatiale dans la perspective d'une recomposition identitaire. Ces jeunes y solliciteraient une appartenance tout en réclamant une filiation. Je conçois cette marge sociospatiale urbaine comme une organisation géographique structurant de façon topologique les pratiques d'appropriations spatiale et d'identification sociale des jeunes de la rue³⁰. »
- 18 Pour autant, la finalité de l'intervention sociale à l'endroit des jeunes vise également à les *sortir* de la rue, mais selon un schéma qui se réfère à un processus de transition. Annamaria Colombo³¹ fait un parallèle avec les rites anthropologiques de passage, pour expliquer la situation des jeunes dans la rue. D'après cette auteure, le jeune s'essoufflerait dans son expérience de vie dans la rue, finalement illusoire. De plus en plus confronté à la pression sociale, il remettrait en question ce mode de vie et ainsi, il sortirait d'une carrière de déviance³². En fait, le jeune comprendrait qu'il peut être l'acteur de sa vie et ainsi, qu'il peut se projeter dans l'avenir et passer à la vie adulte sans la rue, de façon personnelle et singulière. De même, pour Teresa Shériff³³, c'est une période pendant laquelle le jeune réaménage son mode de vie selon des principes plus traditionnels, que ce soit sur le plan de l'emploi, du logement, des relations, ou de la fréquentation de la rue, de la consommation de drogues. L'intervention sociale est alors pensée de façon à reconnaître le parcours marginalisé du jeune pour l'accompagner dans cette nouvelle perspective d'insertion sociale qui respecte davantage la norme dominante.
- 19 Or, il semble que la situation après la vie dans la rue ne représente pas toujours une coupure brutale et définitive avec cet espace. D'ailleurs certains jeunes y travaillent encore après y avoir vécu, en menant des interventions sociales par exemple. Si nous partageons l'idée selon laquelle les jeunes de la rue vivraient de ce fait une originale quête de sens, nous pensons que la rue ne constitue sans doute pas uniquement un simple épisode de vie pour tous. Sans omettre notamment les dangers et les risques de dérives vers des carrières délinquantes, nous pensons que les modes de vie construits par certains jeunes ne sont pas obligatoirement voués à la déviance. Nous sommes en accord avec l'idée selon laquelle la rue peut être considérée comme un agent de socialisation ; pour autant, l'impact de cette expérience ne s'arrête peut-être pas là et celle-ci intervient sans doute dans le choix du mode de vie de certains jeunes. *In fine*, les jeunes ayant connu des périodes de vie dans la rue sont intégrés, ils sont acteurs et agents de leur socialisation marginalisée, en interaction avec la société.

- 20 Ils se trouvent dans ce « processus par lequel l'individu, par la gestion relationnelle de soi, construit sans cesse son identité personnelle, en vue de participer à la vie sociale »³⁴; tel un « être de projets » qui se confronte aux autres qui l'entourent. Le processus de construction identitaire des jeunes de la rue ne correspond pas à un simple mécanisme d'opposition à la société. Derrière leurs choix se cachent des enjeux et des processus plus complexes. Le sens de leur construction identitaire n'est certainement pas linéaire. Laurence Roulleau-Berger (1995)³⁵ décrit le « continuum » sur lequel se situe le processus de socialisation de certains jeunes de banlieues. Ses analyses montrent que c'est un mouvement jamais stabilisé. Ainsi, l'identité est construite par l'individu lui-même, en fonction de différents facteurs qui interviennent dans son processus de socialisation et qui comprend autant d'éléments que d'expériences personnelles. Selon une trajectoire sociale faite à la fois de ruptures et d'adaptations, des jeunes développent et redéfinissent leur propre identité dans des « espaces intermédiaires ».
- 21 De même, Ellen Corin³⁶ nous invite à considérer les relations entre les « marges » et le « centre » selon une réalité dynamique. L'auteure présente des éléments pertinents pour analyser les marges selon un va et vient entre plusieurs postures, c'est-à-dire, une dynamique entre la description et l'analyse. Lorsque l'on s'intéresse à la marge de l'intérieur, il faut veiller à analyser les nombreux rapports d'influences réciproques entre les marges et le centre, selon un processus dynamique. Autrement dit, il est nécessaire de dépasser la simple description des mécanismes d'exclusion (ou de marginalisation dans la rue) pour analyser les interactions entre les différents éléments qui s'influencent. Dans le cas de jeunes vivant dans la rue, on peut analyser leurs expériences selon une démarche d'interpellation du « centre ». Pour aller encore plus loin, on peut considérer leur socialisation comme étant révélatrice d'un glissement d'une norme de socialisation traditionnelle vers une nouvelle forme de socialisation « marginalisée », comme le suggère Parazelli³⁷. Il semble en fait que les éléments issus de la socialisation marginalisée finissent certes par entrer en tension avec la conformité, mais de façon à ce qu'une identité particulière émerge parfois. Ceci revient à considérer la société comme un seul ensemble social dans lequel plusieurs sphères seraient en tension. Ces dynamiques, loin d'aboutir automatiquement à l'exclusion d'une des sphères, laissent émerger différentes logiques d'action en se fondant sur des mécanismes d'adaptations du sujet (Bajoit, 2000; 2003). Cette lecture permet de sortir du schéma binaire de séparation ou d'opposition de la marginalité à la conformité.
- 22 Nos résultats de recherche montrent, qu'aussi marginal le parcours de rue soit-il, des affiliations multiples se font et se défont tout au long de la vie des individus. L'identité des jeunes de la rue se précise dans le sens d'une logique d'action particulière, le mode de vie peut néanmoins rester influencé par la marginalité. En outre, il est possible de déterminer des éléments d'une évolution qui débouche parfois sur la fin des expériences marginales. Mais ce n'est pas forcément la fin de l'influence de l'expérience de la rue sur les processus de construction des identités. De toute évidence, les parcours restent dynamiques et l'on peut observer une perméabilité de la marginalité à la conformité.
- 23 Notre étude repose sur les options théoriques de « l'interactionnisme symbolique ». Les études récentes relatives à certains jeunes vivant dans la rue privilégient souvent cette approche et recherchent ainsi le sens de cette expérience pour le jeune. Un intérêt particulier est porté à la subjectivité des acteurs, leurs stratégies et leurs compétences, ou encore, à leurs interactions dans la société. Notre cadre d'analyse doit favoriser la compréhension des expériences de vie dans la rue dans ce qu'elles ont d'essentiel pour les

jeunes inscrits dans une quête identitaire marginalisée. Paul Grell³⁸ par exemple, s'est intéressé aux points de vue de « jeunes précaires » et il explique ainsi qu'il : « [...] faut nous accorder non pas sur des agrégations de données individuelles, mais sur des pratiques significatives permettant d'atteindre des formes de généralités, faire des rapprochements sur ce qui importe pour ces jeunes, identifier les mondes sociaux auxquels ils appartiennent, déterminer comment ils parviennent à se distancier des circonstances immédiates, à surmonter les obstacles [...] » (Grell, 2004 : 242).

- 24 Les théoriciens de l'interactionnisme symbolique, en s'intéressant aux phénomènes de déviance, rendent aussi compte des évolutions qui s'amorcent dans une société. On s'est ainsi focalisé sur le sens donné par l'individu lui-même à ses actions et aux ajustements qu'il peut opérer, dans l'ensemble de son parcours de rue et de « pair aidant ». Ce cadre théorique nous permet d'appréhender les rapports des jeunes avec la société en général et plus particulièrement avec la rue, dans un moment important de la socialisation et de l'insertion dans la vie adulte³⁹.
- 25 Les jeunes de la rue vivent un processus de « socialisation marginalisée » et partant, d'expérimentations identitaire et sociale particulières. On peut se demander en quoi ce processus aide ou entrave leur insertion dans la vie adulte. Pour Guy Bajoit, l'individu construit son identité personnelle à travers la gestion de trois pôles identitaires en tension (assignée, désirée, engagée); tout en agissant pour sa « réalisation personnelle », sa « reconnaissance sociale » et sa « consonance existentielle ». Il semble que le but des jeunes de la rue soit de trouver un mode de vie qui reflète une identité issue de leur socialisation à la marge. Les socialisateurs sont mis en cause, comme l'expliquent de nombreux sociologues aujourd'hui⁴⁰. Dans cette incertitude de repères, la gestion des tensions peut aboutir à trois logiques : la « conformisation » (l'identité assignée), la recherche de sa « propre voie » (l'identité désirée) ou, « l'entre-deux » (l'identité engagée), voire dans les deux, soit l'engagement dans des projets plutôt pulsionnels⁴¹.
- 26 Plutôt que de s'engager dans une voie d'insertion à sens unique, les individus essayent donc différentes logiques d'action, à travers un processus permanent de conciliation constructive. Les expériences des jeunes de la rue et des « pairs aidants » s'inscrivent dans cette même dynamique. Guy Bajoit nous permet de comprendre que les choses ne sont pas d'emblée prédéterminées, mais en évolution constante, notamment selon des stratégies déployées par les acteurs pour construire leurs propres logiques d'action.
- 27 Il est intéressant de passer par cette grille de lecture de la construction des identités pour comprendre la situation des jeunes de la rue, selon une dynamique identitaire entre accommodation et distanciation. Effectivement, cette oscillation semble particulièrement visible chez les sujets de notre étude. D'une part parce qu'ils composent avec la société, en fonction d'expériences de vie particulières, marginalisées pour ce qui concerne la rue. D'autre part, parce qu'ils font le choix de s'inscrire dans un cadre social et professionnel plus conforme au moment de leur expérience de « pair aidant ». Il est essentiel de comprendre la trajectoire de construction identitaire en fonction de ce parcours, à partir des opportunités sociales et professionnelles qui se présentent. En effet, il invite à la stabilisation du mode de vie, notamment au plan de la consommation de drogues, du logement et de l'emploi.
- 28 Une perspective interactionniste de rendu compte, d'analyse des rapports interindividuels au sein d'une société, induit une méthodologie particulière, compréhensive. Il s'agit, à partir de situations individuelles, approchées de manière qualitative, de rendre compte d'interactions sociales significantes en ce qu'elles

contribuent à construire une réalité sociale que le sociologue interactionniste s'attache à observer. Ainsi, il nous semble pertinent de partir du point de vue des jeunes et du sens qu'ils donnent à ces pratiques de socialisation non conventionnelles. Ces éléments nous conduisent à formuler de nombreux questionnements, particulièrement en ce qui concerne la gestion des transactions identitaires à la suite d'une socialisation marginalisée. Comment intègrent-ils leurs expériences de rue, non seulement socialement, mais aussi professionnellement ? À quels ajustements identitaires procèdent-ils ? Pour recueillir leurs interprétations, nous avons privilégié les récits de vie⁴² de « pairs » et « ex-pairs aidants ».

- 29 Ce texte reprend les résultats d'une recherche à laquelle dix-huit personnes ont participé, entre novembre 2004 et mars 2006. L'âge moyen des pairs et des ex-pairs rencontrés est de 26,5 ans. Ils ne sont plus ancrés dans leurs expériences de socialisation marginalisée depuis 5-6 ans en moyenne. Quinze d'entre eux vivent encore à Montréal. Les jeunes interviewés ont tous été dans le collectif des « pairs aidants » à des époques différentes, certains en font même actuellement partie. Au moment de la rencontre, onze jeunes évoluent professionnellement dans la rue, dans le domaine de l'intervention sociale; quatre n'ont plus de lien ou presque avec la rue et ont coupé avec leurs expériences antérieures, (dont deux sont sans emploi, mais gravitent toujours autour de ce milieu). Notons encore que quatre jeunes manifestent une vague intention de voyager⁴³.
- 30 Ces « ex » jeunes de la rue ont participé à une intervention sociale leur octroyant le rôle de « pair aidant ». Le collectif d'intervention par les « pairs » est le fruit d'un partenariat entre plusieurs organismes sociaux du centre-ville de Montréal qui œuvrent depuis plus de dix ans auprès des jeunes de la rue. Dans le cadre de la réduction des méfaits, les pairs interviennent dans la rue auprès de jeunes, afin de prévenir la transmission du VIH, des MTS et de l'hépatite C et de réduire les risques liés à l'utilisation des drogues et au mode de vie de rue. Ils interviennent directement dans les rues ou les organismes, aux côtés d'un intervenant social issu d'une ressource partenaire au projet (Le Bunker, Stella, l'Anonyme, Cactus, etc.). Les participants au collectif sont rémunérés et salariés, ils sont recrutés selon les règles des emplois légaux. Seulement, leurs compétences ne reposent pas sur un diplôme d'intervention sociale, mais plutôt, sur leurs expériences personnelles de la marginalité transformées, en compétences professionnelles. Les pairs sont recrutés parce qu'ils ont le goût d'agir en intervention, mais surtout, parce qu'ils ont pris du recul sur les expériences. Des formations leur sont proposées pour consolider les habiletés nécessaires à ce type d'intervention de première ligne. Une coordinatrice les accompagne lors de réunions hebdomadaires d'équipe. Le but est de partager ses expériences avec d'autres jeunes, grâce à sa propre connaissance des ressources, du milieu et des services.
- 31 Nous étudions ainsi les modalités de la construction identitaire de jeunes au parcours singulier, d'abord dans la rue et ensuite au sein de ce dispositif. Nous n'avons pas focalisé notre attention sur les effets positifs ou négatifs du collectif sur l'identité; néanmoins nous avons fait le choix d'intégrer à l'analyse les données qui s'y rapportent⁴⁴. L'expérience de pair permet de prendre un recul sur les expériences de vie dans la rue et surtout, de cultiver des compétences. Ce travail sur soi apporte un support à la construction identitaire. On pourrait ainsi parler « d'empowerment »⁴⁵. Les jeunes rencontrés n'ont plus des modes de vie ancrés dans la rue en tant que telle, certains ont même pris un recul d'une dizaine d'années sur leurs expériences. Néanmoins, on ne peut généraliser ces résultats à l'ensemble des jeunes de la rue dans la mesure où ils vivent des

réalités sociales objectives mais également subjectives différentes et que de surcroît, tous ne bénéficient pas de cet accompagnement à la construction du soi.

- 32 À l'issue de la collecte de nos données, nous avons dégagé des dynamiques provenant de l'interaction entre le jeune et son identification à la marginalité, selon son expérience de socialisation (dans la rue essentiellement). Nous avons ensuite analysé les dynamiques des rapports à la conformité, à travers la forme de leurs engagements dans l'ensemble social. Nous proposons finalement de présenter les effets identitaires de ces dynamiques à l'aide de figures, selon la synthèse de ces différentes interactions.
- 33 Nous présentons ici les figures identitaires des pairs et des « ex-pairs aidants » interviewés. Notons qu'elles reposent sur les dynamiques des rapports de ces jeunes à la marginalité et la conformité. Dans un premier temps, les récits de vie recueillis ont été traduits sous la forme de trajectoires de vie. Ceci veut dire que les différentes expériences des sujets à l'étude ont été replacées chronologiquement, selon les faits saillants qu'ils ont eux-mêmes identifiés dans leurs parcours. De cette manière, lorsque l'on cherche à schématiser les données pour simplifier la compréhension de ces différentes trajectoires, on peut observer plusieurs profils émergents, plusieurs processus de construction identitaire. Nous avons aussi emprunté le concept des « logiques d'action » à Guy Bajoit pour essayer de traduire les couleurs typiques du mode de vie des « pairs » et des ex « pairs aidants » rencontrés. Dès lors, au fur et à mesure de la réduction de nos résultats de recherche, on arrive à comprendre et à expliquer les récits de vie selon des processus. Ces éléments, surtout factuels et descriptifs, ont permis une première lecture des résultats selon des logiques d'action typiques qui traduisent les dynamiques d'une gestion identitaire. Cette réduction des résultats nous livre une seconde lecture des trajectoires, plus analytique, selon des figures identitaires. Nous situons ainsi la construction identitaire des « pairs » et « ex pairs aidants » dans une tension entre marginalité et conformité, sans opposer ces deux éléments pour autant, puisqu'ils coexistent plus ou moins, tout au long de leur trajectoire.
- 34 En outre, nous avons préféré distinguer les jeunes en fonction du sens qu'ils donnent à la marginalité et la conformité, quel que soit le temps et l'espace de leurs expériences. En effet, des tensions dynamiques identitaires se dessinent pour ces sujets qui ont certes vécu des expériences marginales, mais qui ont connu avant, pendant, ou par la suite, des expériences de conformité⁴⁶. La rue n'est pas simplement un espace exclu ou d'exclusion, mais plutôt, semble-t-il, un espace marginalisé, et de ce fait, en tension avec l'ensemble social⁴⁷. Nos lectures des résultats peuvent paraître statiques, mais notre volonté est de présenter la situation des « pairs » et des « ex pairs aidants » après leurs expériences de rue selon cette tension dynamique entre la marge et le centre.
- 35 La gestion de cette tension s'opère à travers les interactions entre les sujets et leur environnement social marginalisé et conforme. De façon générale, l'entrée dans la rue appelle au développement des rapports à la marginalité, en opposition, dans de nombreux cas, au mode de vie des parents ou de la norme sociale dominante, à l'école, dans la famille, ou dans les institutions, etc. L'expérience de vie dans la rue proprement dite correspond à la « socialisation marginalisée », soit à une entrée dans le social par ses marges⁴⁸. La vie dans la rue permet d'expérimenter ses propres limites et procure souvent aux jeunes un sentiment de liberté.
- 36 « [...] quand j'avais 11-12 ans, je lisais des livres comme Christiane L, je sais pas si tu connais, [...]. J'avais le goût de vivre ça. Y'en a qui voulait être médecin, moi je voulais être dans la rue. [...] - **Mais qu'est-ce qui t'attirait ?** - Je pense que c'est le goût de la

liberté, de voyager. Je me suis faite plein d'amis dans la rue, parce qu'on est toute dans la même situation, on n'a pas rien puis on parle entre nous, on tripe ensemble, on sort ...je pense ça fait des liens [...] (Gaëlle, « paire aidante »).

- 37 De plus, cette expérience de « pair aidant » favorise une forme d'« attachement » à la marginalité, un lien privilégié avec l'espace urbain de la rue, à travers les activités quotidiennes et les liens développés, les fréquentations. « [...] c'était plus des lieux sociaux. Des lieux juste de la rue. C'est juste nous autres qui étaiens dans rue, on était tout le temps là [...] Tout ce que je peux dire, c'est que avant le premier projet [dans le collectif des « pairs aidants »], pendant le premier, la sous-culture punk était liée au mode de vie des jeunes de la rue, parce que ça faisait partie de la sous-culture punk en même temps et vice versa. C'est tout ce que je peux dire. - **Pour l'exprimer ça se passe dans la rue ?** - C'est les lieux de socialisation souvent entre autres, dans la rue. Il y a des spectacles, il y a bien d'autres affaires. » (Félix, « ex pair aidant »).
- 38 La fin des expériences de rue ou l'atténuation de certaines pratiques, révèle des façons « typiques » de gérer ce qui nous semble être une « tension » entre la marginalité et la conformité.
- 39 « [...] Pour moi, le milieu des gens de la rue, c'est une preuve de refus. C'est-à-dire, qu'on refuse certaines choses de la société qui sont non adéquates pis ça je pense que c'est un geste fort en soit d'assumer ce refus là et de le mettre de l'avant...de la part des jeunes eux-mêmes, mais donc je trouve qu'il y a quelque chose qui est ouvert là... idéologiquement ou si tu veux émotivement, ça me convient de faire ce geste là, de refuser telle ou telle chose...c'est un refus général, mais il y a plein de petits refus là dedans, c'est-à-dire que une telle norme, on n'en veut pas [...] » (Olivier, « pair aidant »).
- 40 C'est à partir de renseignements concrets, de faits portant sur les relations sociales : la profession, le logement, les projets de vie, etc., bref à partir des caractéristiques objectives issues des discours de ces 18 jeunes que nous avons pressenti des tendances et ainsi, établi différentes logiques d'action typiques. Par la suite, c'est à partir de l'analyse de ces tendances, selon la gestion identitaire de leur rapport avec la conformité et la marginalité que nous avons abordé les logiques d'action. Ces éléments se juxtaposent effectivement selon les différentes expériences marginales ou conformes et se révèlent finalement être un enjeu de la construction identitaire.
- 41 La conformité est caractérisée par un mode de vie stable en termes de logement, d'emploi, de consommation de drogues ou de relations intimes, par exemple. Dans le discours des jeunes, la *conformité*, issue de notre vocabulaire sociologique, est caractérisée par le terme « société ». Le portrait est plutôt négatif, les jeunes parlent souvent de « machine manipulatrice ». Ils expriment ainsi leur refus de se conformer à certaines règles, prescrites en autres par la famille, au marché économique « capitaliste » ou à l'école, comme dans cet extrait d'entrevue avec Éric, « pair aidant » :
- 42 « [...] subventionnée par le gouvernement et par les provinces, aussi le Fédéral. Pour moi, à l'école t'apprendras seulement les affaires que le gouvernement veut que tu saches alors je suis parti avec l'idée en tête que j'allais apprendre tout ce que le gouvernement voulait me cacher (...). J'apprendrais pas à l'école. J'allais pas laisser manipuler mon savoir. » (Éric, « pair aidant »).
- 43 Les éléments relatifs à la *marginalité*, terme également issu de notre vocabulaire, représentent l'ensemble des symboles, des pratiques et des repères identitaires et sociaux associés aux expériences de rue. On retrouve le *look* (souvent *punk*), la consommation de

drogues, l'errance urbaine et interurbaine, la fréquentation des ressources communautaires, mais aussi, la revendication d'un décalage avec la norme et partant, d'une différence avec la norme dominante. Il peut autant s'agir d'un état d'esprit, d'une philosophie, que d'idées politiques parfois. Les jeunes affirment ainsi le plus souvent être un « marginal » ou au moins, l'avoir été dans la rue.

44 L'analyse des propos des jeunes a permis de dégager des « logiques d'action » de *compromis*, *d'accommodation* et *d'anomie*. Nous avons constaté que le passage dans le collectif des « pairs aidants » peut être un moyen supplémentaire d'expérimenter, de préciser une certaine logique d'action. Il se trouve que c'est un moment de prise de recul. Ces jeunes procèdent à des choix de vie et continuent parfois à être en décalage avec la conformité ou en rupture avec la marginalité de la rue d'ailleurs. En outre, certains trouvent apparemment un équilibre entre les deux, avec les deux. Un travail individuel important est à l'origine de cette posture. Paul insiste sur ce travail de longue haleine qu'il lui a fallu mener pour en arriver là où il se trouve aujourd'hui, soit dans ce que nous appelons « l'engagement dans, par et pour la marginalité »⁴⁹. L'expérience de « pair aidant » est certes une aide supplémentaire, mais elle n'a de consistance que si elle s'inscrit dans une démarche personnelle de développement :

45 « [...] on associe souvent les « pairs aidants » comme des gens qui se sont réinsérés [...] comme le « success story », c'est comme tellement beau, c'est tellement romantique. C'est aussi un peu fatigant, finalement on enlève tout le pouvoir aux gens, de dire que c'est ces gens-là, eux-mêmes, qui ont décidé de passer à un autre affaire. Mais non estie parce qu'on dit tout le temps que c'est grâce au groupe des « pairs aidants », voilà, une bonne main d'applaudissement [il applaudit], c'est assez frustrant [...] c'est pas grâce aux « pairs aidants », puis c'est grâce uniquement à moi-même, c'est pas plus compliqué que ça... » (Paul).

46 Le compromis est déterminé par une inscription presque stratégique dans la conformité. Par exemple, utiliser le cadre conforme d'une structure associative pour s'engager pour la marginalité, dans des formes parfois atypiques. Par exemple, les « pairs aidants » organisent tous les ans un festival appelé « expression de la rue »⁵⁰. L'accommodation donne par contre l'impression d'une conformité totale, soit d'une vie stable et sédentaire. La crainte de consommer à nouveau des drogues est à l'origine d'une distanciation à la marginalité méticuleusement organisée. Enfin, la dernière logique est caractérisée par une déroutante attraction à la marginalité, sans aucune évolution stable. Il nous a semblé ainsi qu'une lecture selon des figures identitaires typiques pouvait être faite. L'analyse de la logique de « compromis » avec la conformité, selon un engagement pour la marginalité, nous donne une figure identitaire « d'engagés ». L'« accommodation » a l'apparence d'une conformité totale, il s'agit pour nous de la figure des « craintifs ». Enfin, la dernière logique d'action « indéterminée » se rapporte à la figure identitaire des « errants ». Nous présentons, en annexes 2, trois trajectoires de « pairs » et « d'ex-pairs aidants » qui illustrent notre démarche de réduction du matériel et qui traduisent mieux cette idée de tension dynamique qui traverse notre travail.

47 L'analyse de la dynamique de compromis nous permet de constater un rapport stratégique permettant aux jeunes inscrits dans cette logique d'action de s'engager pour la marginalité. D'une part ces « engagés » s'inscrivent dans la continuité de leurs activités de « pairs aidants ». D'autre part, au nom de ce même désir, ils développent en même temps un mode de vie plus stable et plus conforme. Cette figure regorge de parcours singuliers (dix au total), dont les rapports de compromis entre marginalité et conformité

représentent une façon originale d'aborder les choses selon un engagement authentique. Les « pairs » font l'expérience de marier ces deux registres dans leur mode de vie et parfois, la marginalité est moins visible (style vestimentaire, coiffure, etc.). Ces sujets s'adaptent à la conformité, mais refusent certaines valeurs associées à la modernité avancée ou au capitalisme par exemple. Ils représentent la marginalité dans la société et prennent ainsi le pouvoir sur eux-mêmes afin de s'engager et de prendre une place teintée par la revendication d'une identité marginale.

- 48 Par exemple, des expériences professionnelles et bénévoles ont permis à Olivier de développer des « créations » intéressantes. Il a ainsi construit un pont entre la marge et le centre. À travers ses interventions, il exprime sa proximité avec les jeunes de la rue, notamment en tant que « pair aidant » (être soi-même, même si c'est différent de la « norme », « résister au système »). Il a cherché nous a-t-il dit, à allier plaisir et travail et à réaliser les projets de son choix :
- 49 « C'est la première opportunité de faire quelque chose qui peut te plaire... comme nous [dans un des ses projets] on l'a envisagé dans cette logique là [...] c'est-à-dire que travailler peut devenir un plaisir [...] c'est pas comme un fardeau [...] l'idée de travailler c'est comme une concession sur la liberté, une concession sur la vie...et puis les « pairs aidants », pour beaucoup de gens c'est comme cette transition là, d'autant plus qu'il y avait beaucoup de tolérance dans le système des « pairs aidants », ce qui est bien et qui était comme nécessaire pour que les gens en profitent, pour qu'ils réalisent ce qu'ils sont avec le temps [...] je pense qu'il y a aussi ce constat là qui peut être le fun, tu es payé pour faire ce que tu aimes quoi, juste jaser avec les gens que tu connais déjà ou que tu connais pas mais avec qui tu as envie de discuter [...] » (Olivier, « ex pair aidant »).
- 50 Le rapport à la marginalité des jeunes rassemblés dans ce type idéal est défini par un engagement, souvent professionnel, de nature artistique, politique ou, communautaire. Le point de départ provient d'un attachement prononcé à la marginalité. Cette logique d'action peut être liée à une forme de reconnaissance, tant par identification aux éléments marginaux qui caractérisent la vie dans la rue, qu'en raison de l'aide reçue pendant l'expérience de rue. Elle découle ainsi d'une appropriation personnelle de l'expérience de la marginalité. Aussi est-elle analysée, comprise et réemployée dans une nouvelle direction qui fait suite à la socialisation marginalisée.
- 51 Dans l'ensemble, c'est un lien tantôt d'appartenance (la liberté, les trips, les amis, le lieu de vie social, la vie culturelle), tantôt politique (le refus des valeurs véhiculées dans la société), tantôt éthique (les valeurs des jeunes de la rue, l'aide apportée par les organismes sociaux). Les discours tournent par exemple, autour des notions de « liberté », d'identité « punk », de « sous culture *skinhead* non raciste », de « trips » et de « partys », autant que de valeurs et d'idéologies. Ces éléments d'attachement sont à l'origine de l'engagement pour la rue, ils lui donnent une partie de sa couleur, mais aident aussi à le justifier. Ils deviennent finalement une raison de s'engager ne serait-ce que pour le maintien d'un mode de vie social correspondant (la colocation, les fréquentations, les pratiques (alimentation, mode de consommation, parfois les drogues) et les symboles). En réalité, ces jeunes marquent souvent une opposition critique à la conformité. C'est pourquoi, on retrouve des engagements artistiques, politiques et communautaires.
- 52 En somme, cette logique d'action sert à trouver un juste milieu entre les valeurs rattachées à la conformité et les valeurs de liberté, de solidarité, ainsi que les « trips » de la rue par exemple. Le collectif des « pairs aidants » favorise ce compromis. Cette « aventure » professionnelle, à la fois conforme et marginale (un emploi stable, dans un

lieu atypique), permet apparemment de trouver des outils à l'expression de sa différence. L'analyse des parcours des « pairs aidants » inscrits dans cette logique d'action montre qu'ils semblent avoir trouvé un arrangement pour leurs interactions dans la société qui puisse tenir compte de leur socialisation marginalisée. D'une certaine manière, cet environnement de travail et de vie conjoints semble apporter une structure à l'attachement à la marginalité, à leur inscription dans la conformité et à leurs différentes formes d'engagements professionnels, artistiques, politiques et communautaires. Avant d'en arriver à ce point de compromis, l'envie première est de s'émanciper de la conformité. Ensuite, certains continuent à être en décalage, à ne pas partager des aspects idéologiques et politiques dominants dans notre société. Ces jeunes semblent toutefois avoir construit, au moins professionnellement, ce « compromis » identitaire. Notre échantillon est également composé de « craintifs », inscrits dans une logique d'action « d'accommodation ».

- 53 Les quatre sujets de cette figure maintiennent des rapports de distanciation avec la marginalité, en réponse à une crainte de replonger dans la consommation de drogues. Ils s'inscrivent volontairement, non sans peine parfois, dans une forme d'accommodation à la conformité, totale ou partielle. L'équilibre entre ces deux éléments principaux de l'identité est plus précaire, parce qu'il repose essentiellement sur des stratégies d'accommodation parfois non désirées. Notons l'absence dans notre étude d'hommes craintifs à part entière, ce qui ne veut pas dire qu'il n'en existe pas.
- 54 Les craintifs coupent parfois brutalement avec la marginalité, pour évoluer dans un autre espace, en créant ou en retrouvant des liens avec la conformité, le plus souvent dans la famille et le milieu de vie natal. Après leur socialisation marginalisée, ils construisent un projet de vie orienté en fonction des moyens pour maintenir l'arrêt de la consommation de drogues. Thérapeutique ou non, ce processus peut être très long et très éprouvant. Il contient le plus souvent de nombreuses rechutes et tentatives avortées. En raison d'une gestion difficile de leur rapport avec les consommateurs, ces jeunes préfèrent s'éloigner radicalement de la rue, parfois en pleine expérience de « pair aidant ».
- 55 On a relevé deux tendances marquées par le même souci de se protéger du monde de la rue et des tentations liées à la consommation de drogues pour l'essentiel. Certains ont changé leurs rapports à la rue, en se conformant, et se sont ainsi totalement tournés vers de nouveaux horizons. Léa entreprend actuellement des études dans le domaine socio-sanitaire et elle s'est éloignée du lieu de sa socialisation marginalisée pour préférer un logement dans un quartier résidentiel. Son retrait est d'abord temporaire, mais devient petit à petit définitif :
- 56 « La fille qui m'avait référé [dans le collectif] est morte d'une overdose pis je suis tombée...pas en dépression, mais je *filais* vraiment pas...c'était une de mes meilleures amies fait que là, quand l'été est arrivé, j'ai dit " moi, je m'en vais d'ici, je reste pas au centre-ville, ça a pas d'allure ". Je suis retournée pour l'été chez mes parents en campagne, je me suis comme éloignée de ça [...] j'ai vraiment lâché le milieu, je voulais plus rien savoir, je me suis replacée, j'ai commencé à travailler dans les restaurants. [...] je te dirais que mes projets futurs c'est de sortir de Montréal....finir mes études, bien graduer...que tout aille bien de ce côté-là...que ça continue de bien aller, autant dans ma vie professionnelle, qu'amicale, qu'amoureuse » (Léa, ex « pair aidante »).
- 57 D'autres se sont adaptées à leurs craintes et ainsi, leur distanciation de la marginalité, comme leur accommodation, ne sont que partielles. Gaëlle, par exemple, privilégie un mode de vie conforme plus stable et surtout, loin des tentations de consommation.

Toutefois, il lui est important de maintenir certains aspects marginaux, comme son travail de « paire aidante » actuellement :

- 58 « [...] j'ai même changé...ç'a l'air con, mais j'ai changé de look un peu aussi. Ça fait juste six mois que je me suis remis les cheveux noirs, cet été j'avais les cheveux mauve et rose. Et j'attirais encore les mêmes gens, je suis vraiment tannée [...] faut vraiment changer de réseau, d'amis, mais moi j'ai pas vraiment d'amis, à cause de mes enfants, fait que de ce côté là c'est dur. [...] Mais là je suis correcte puis je me dis que j'ai ma vie à moi. Mais c'est ça que j'aime dans mon travail, j'ai pas de routine. T'sais je suis pas de 9 à 5 dans mon bureau. T'sais comme là je viens prendre un café avec toi. T'sais j'ai toujours d'autres choses. L'après midi je fais du cirque, dès fois j'emmène des jeunes au [nom d'un organisme communautaire]. C'est toujours différent. Fait que ça, ça m'aide, je me verrais pas travailler dans un bureau, j pense que je craquerais puis je repartirais puis je repartirais tout de suite. » (Gaëlle, « paire aidante »).
- 59 Dans ces quatre récits de vie, la socialisation marginalisée tourne essentiellement autour de la consommation et par la suite, les trajectoires sont marquées par un choc émotionnel assez fort pour qu'il indique à ces jeunes filles la nécessité de s'émanciper de ces expériences. En réalité, l'interaction avec la rue devient difficile lorsqu'on veut sortir de la toxicomanie. La drogue reste présente sous la forme d'un « spectre » qui apparaît symboliquement, surtout au contact d'autres jeunes de la rue. Notre propre lecture analytique de leur parcours montre qu'elles se sentent en sécurité dans un mode de vie plus conforme, relativement au danger qu'elles éprouvent dans la rue. En général, la solution d'accommodation est envisagée à la suite de nombreuses expériences, souvent traumatisantes et parfois après l'échec de l'expérimentation des rapports de compromis, notamment en tant que « paires aidantes ». En réalité, être « pair » est un moment de proximité avec la marginalité qui peut révéler certaines difficultés d'interaction. Finalement, le collectif des « pairs aidants » est abordé parfois comme un trait d'union sécuritaire et en même temps, il arrive qu'il soit à l'origine de rechutes. Tout le monde ne réussit pas à évoluer longtemps dans ces modalités relationnelles. Quelquefois, cette expérience confirme la nécessité d'une accommodation totale à la conformité, comme cela est notamment le cas pour deux sujets.
- 60 L'analyse de la logique « d'accommodation » permet de distinguer d'autres fonctionnements particuliers. Le passage dans le dispositif est un moment supplémentaire de réflexion sur soi-même et sur la place souhaitée dans une société qui fait peur ou qui ne fait pas toujours envie. Si les quatre autres jeunes « errants » se posent parfois les mêmes questions, ils ne procèdent pas aux mêmes choix pour organiser leur mode de vie.
- 61 La difficile gestion des rapports d'attraction à la marginalité mène les « errants » à développer des rapports anormaux à la conformité. Force est de constater des formes d'errance passive, des identités marquées soit par la conformité, soit par la marginalité. On observe effectivement des formes d'accommodation, malgré un discours de refus de la conformité et/ou un très net attachement à la marginalité. En fait, ils recherchent à s'engager socialement, politiquement ou artistiquement pour la marginalité, à se protéger de la drogue parfois et, surtout, à ne pas entrer dans un mode de vie totalement conforme. Bref, ils souhaitent maintenir leurs rapports avec des conduites marginales en même temps qu'ils souhaitent développer des rapports plus constructifs avec la marge comme la norme.

- 62 Cette figure est composée d'individus inscrits dans un « entre deux » : entre des désirs d'engagement pour la reconnaissance de la marginalité et une position d'accommodation à la conformité. Ceci provient du mariage entre une dynamique d'attraction à ce qui relève de la marginalité et d'indifférence à ce qui relève de la conformité. Cette figure présente en fait une logique d'action anémique. Damien dira par exemple être « habité par la rue » en même temps qu'il a besoin et envie de s'en éloigner. D'un côté, il veut prendre une place particulière dans la société, pour vivre pleinement selon ses valeurs, et d'un autre, il vit des interactions difficiles avec la rue depuis qu'il a arrêté de consommer. Il a besoin d'une certaine forme de conformité pour ne pas replonger dans la consommation, mais il veut continuer à exprimer son identité marginale :
- 63 « [...] Je veux faire avancer la société, je crois en des causes, c'est pas comme ça que j'veais les faire avancer en étant gelé [intoxiqué...]. C'est ça que mes amis comprennent pas. Quand tu te gèles, t'es un junkie, t'es dans le piège. Ça je l'ai toujours dit. La drogue c'est des pièges que l'État met pour contrôler [...] Moi je veux sortir de ce piège là [...]. Là depuis que je j'ai arrêté de me droguer, je suis souvent tout seul. J'ai l'impression que si je voulais rencontrer du monde correct, il faudrait que je sacrifie ma marginalité, chose que je ne veux pas faire, que je ne ferai jamais [...] je suis tanné d'être tout seul, de ne pas avoir d'amis, de pas fréquenter. Criss c'est sûr pour un gars...imagines-toi pendant des années t'es un gars super cool, tout le monde t'aime [...] puis du jour au lendemain t'es plus rien [...] que je sois *punk* ou pas c'est pas grave, c'est que à chaque fois que je vais mettre les pieds dans ce milieu là, je me mets à risque. Il faut que je me tienne loin. » (Damien, « ex pair aidant »).
- 64 Les « errants » ne trouvent pas de compromis entre leur rapport à la marginalité et à la conformité, sans doute parce qu'ils sont attirés par l'un et l'autre à la fois. Aussi, passent-ils apparemment à côté de l'un comme de l'autre et errent-ils autant dans une forme de marginalité que de conformité, sans trop savoir quelle direction privilégier et en ayant peut-être cette impression qu'il faut en garder une et annuler l'autre. En outre, ils pensent souvent être des intrus partout. Par ailleurs, ce sont des figures aux dynamiques de plaisir immédiat, sans que ce ne soit nécessairement motivé par la consommation de drogues. On pense alors à une forme d'hédonisme sans limite. Il leur faut peut-être plus de temps que les autres pour trouver un équilibre.
- 65 Dans cette logique d'action, l'attachement, le lien « symbolique » à la marginalité, ne semble pas vraiment varier du début à la fin de l'expérience de socialisation. À ce propos, il est difficile d'établir pour ces trajectoires de véritables limites pour identifier un début et une fin des expériences marginales. On remarque de prime abord des dynamiques liées à la quête de soi et à la recherche d'émancipation sociale. Toutefois, les sujets que nous avons regroupés ici gardent des éléments de leur marginalité aujourd'hui encore (le *look*, les fréquentations et parfois, les pratiques comme l'errance, etc.). La marge peut ainsi sembler leur coller à la peau, parce qu'ils le désirent, mais aussi peut-être parce qu'il leur est difficile d'envisager les choses autrement.
- 66 Par ailleurs, ces quatre récits de vie ne présentent que peu d'éléments sur l'apport du passage dans le collectif des « pairs aidants ». Ces jeunes révèlent tantôt les côtés positifs de valorisation des compétences de la rue, tantôt, les côtés plus négatifs des rechutes de consommation de drogues. On remarque ainsi que les choses n'ont pas été déterminantes de la même façon pour tous les sujets. Ce passage dans le collectif n'est pas un point d'orgue dans la trajectoire de ces quatre sujets. Chaque évolution replace l'attraction à la marginalité au centre des projets d'avenir, mais aucun choix ne semble vraiment être fait.

Les préoccupations idéologiques sont présentes, mais n'aboutissent pas à des choses concrètes. Dans ce type idéal, l'aspiration à des formes d'accommodation provoque des tensions avec l'attraction à la marginalité. Peut-être n'est-ce qu'une étape, mais peut-être est-ce également une logique d'action plus durable.

- 67 Suite à cette brève présentation de nos résultats de recherche, on peut se demander quels sont les apports de cette réflexion à la conceptualisation de la situation de jeunes qui vivent dans la rue. En effet, selon certaines analyses, certaines représentations de la vie dans la rue, les jeunes sont appelés à sortir de la rue, à s'inscrire dans la norme dominante. Toutefois, nos résultats de recherche nous invitent à considérer l'entre deux dans lequel se trouvent certains jeunes qui gèrent ainsi continuellement leur identité entre marginalité et conformité, à la suite d'une socialisation marginalisée.
- 68 Nos résultats de recherche mettent en évidence l'existence de formes de socialités marginalisées. Certains jeunes de la rue ne vivent pas en autarcie, en retrait, rejetant totalement la norme dominante comme le montrent notamment les trajectoires de « pairs » et « ex pairs aidants » étudiées. Des jeunes utilisent parfois des moyens conformes pour composer des identités marginales, tout en jouissant des formes d'une reconnaissance sociale (les engagés). D'autres finissent par s'insérer dans la société, selon les injonctions sociales dominantes (les craintifs). Enfin, certains rencontrent des difficultés pour se définir personnellement et socialement tout au long de leur trajectoire biographique, comme s'ils étaient ancrés dans une quête identitaire éternelle (les errants).
- 69 Ces éléments font écho à la « carrière » de la déviance ou encore à la théorie de l'étiquetage. Effectivement, à l'instar de la définition de la déviance de Howard. S. Becker, la situation de ces jeunes de la rue concerne « (...) le processus au terme duquel ils sont considérés comme étrangers au groupe, ainsi qu'à leurs réactions à ce jugement ». À travers une « carrière » de « jeunes de la rue » puis de « pairs aidants », ces individus s'intègrent à la marge, par la marge. Après un long apprentissage de ses différentes normes, ils s'identifient à ce groupe social. La stigmatisation dont ils sont l'objet est renforcée à mesure qu'ils s'inscrivent dans cet espace, qu'ils intègrent les conduites qui s'y rattachent. Il se trouve ainsi que ce « marquage social » est investi, renforcé ou encore, que sous son poids, certains jeunes mettent un terme à cette « carrière ».
- 70 Notre travail nous conduit à privilégier une approche en termes d'affiliations multiples à l'origine de la construction d'une identité composite. En outre, nous sommes interpellés par l'existence d'une véritable volonté d'opposition constructive, soit d'une capacité à remettre en question le modèle de société dominant et, *in fine*, à composer une alternative sur le plan identitaire. Certains « pairs aidants » s'attachent à revendiquer et à défendre leur droit à la différence sociale, en d'autres termes, à maintenir leur identité marginale à travers des activités professionnelles, artistiques, politiques, sociales, etc.
- 71 En somme, selon un processus de « gestion identitaire » qui leur est propre, il apparaît qu'un fil conducteur de marginalité se profile dans certains parcours de jeunes de la rue. Il semble ainsi possible d'aborder leur construction identitaire selon un univers de stratégies identitaires marquées par des logiques d'opposition constructive aux normes sociales dominantes. Ces dernières se dissimulent apparemment sous les aspirations à un mode de vie particulier, en tension avec une quête de soi plus traditionnelle, plus conforme. En fait, nous constatons que la marginalité intervient sur le long terme, de manière très significative, parfois sous la forme d'engagements très forts. C'est une façon de se libérer du joug de la conformité, insatisfaisante; une façon de s'y opposer et donc,

d'y résister pour trouver alors sa propre voie identitaire. Ces jeunes s'ancrent dans le social par ses marges et ainsi, dans une « tension identitaire ». À la lumière de nos résultats, nous pensons que la rue n'est sans doute pas uniquement un simple épisode de vie ou un simple espace de passage. Il est possible de déterminer des événements qui marquent une évolution des rapports avec certains paramètres qui constituent l'expérience de rue comme les drogues et l'errance notamment. Mais ce n'est pas, pour tous, la fin des liens, de l'influence constructive de la rue sur l'identité qui se précise petit à petit et qui évolue finalement selon la gestion de différentes tensions existentielles survenues avant, pendant et/ou après la vie de la rue.

- 72 La question de la « sortie de la rue » est associée à de nombreux enjeux importants à la fois personnels, (élaboration de l'identité) et plus sociaux, (la reconnaissance du sujet), ce qui pose vraisemblablement un problème de définition. Effectivement, la situation après la rue ne représente pas toujours une coupure brutale et définitive avec cet espace, puisque certains y travaillent en menant des interventions sociales, culturelles et politiques parfois (« pairs », intervenants sociaux et artistes engagés). De prime abord, il s'agit d'une utilisation positive d'expériences perçues plutôt comme négatives. En outre, c'est peut-être aussi un moyen de revendiquer ses propres opinions, en tout cas, certainement de trouver une identité ayant du sens pour soi. Cette construction trouve sa genèse dans la rue, selon la dynamique d'attachement à cet espace. De plus, une dimension symbolique participe à cette expérience dans la rue et finalement, colle à l'identité, en même temps qu'elle la constitue. Justement marqués par leur socialisation marginalisée, des jeunes maintiennent une identité et un mode de vie qui dénote de leurs rapports à la marginalité.
- 73 Nous avons privilégié une approche basée sur la retranscription et l'analyse de trajectoires. Nous abordons les effets de l'expérience de rue selon un schéma biographique d'intégration (ou de rejet) des expériences⁵¹. C'est pourquoi il nous semble que l'analyse sous l'angle d'un processus de « sortie de rue » ne respecte pas les enchaînements vécus et voulus par les jeunes eux-mêmes, ainsi que leurs liens d'attachement avec la rue, la marginalité ou encore la conformité, qui ne se mesure pas nécessairement dans les faits. Par conséquent, approcher ces faits et ces effets selon la construction d'une identité qui se profile et qui ne cesse finalement d'aboutir, semble plus judicieux pour comprendre le cheminement des continuités et des ruptures, à la fois personnel, social et finalement aussi professionnel de ces jeunes. Dans ce sens, il est important de revenir sur les enjeux de la participation au collectif d'intervention par les pairs.
- 74 Ce dispositif, permettant l'aide entre « pairs », suscite nombre d'interrogations sur la construction d'une identité, à la suite d'expériences marginalisées et, dans un contexte professionnel aux structures conformes. On peut se demander comment le collectif accompagne ces jeunes, particulièrement en raison de l'identité professionnelle inscrite dans une tension entre la conformité (le contrat, les horaires, les compétences, etc.) et la marginalité (le lieu, les missions, l'expérience de rue mise en avant, etc.). À la lecture de nos résultats, force est de constater que le passage dans le collectif aide les « pairs » à cheminer dans ces questionnements pour se positionner face à leurs expériences de rue dans un contexte où la conformité prend aussi un sens particulier lorsqu'elle donne un cadre. Nous avons vu que ce cadre peut être exploité par les « engagés » pour donner corps et matière à leur démarche de participation dans, par et pour la marge. De même, ce cadre est-il exploité par les « craintifs » qui l'utilisent pour se protéger de certains

aspects de la rue qui leur posent problème. Enfin, c'est parfois une expérience de plus, certes importante, mais pas forcément cruciale, pas au point d'infléchir la trajectoire. Tel est le cas pour les « errants » qui cherchent encore à s'orienter entre marginalité et conformité, même après l'expérience de « pairs aidants ».

- 75 C'est un cadre pour la prise de recul, le bilan sur les expériences de vie dans la rue et l'on a vu que c'est parfois le point de départ d'un engagement pour la rue ou d'un éloignement stratégique d'un espace de tentations de consommation de drogues. Dans le même sens, c'est un emploi salarié rémunéré mais qui reste atypique et qui pour cela, est très apprécié par les jeunes. L'absence de pression et de contrôle, le sentiment de liberté, les apprentissages en intervention sociale, l'utilisation des expériences marginales transformées en compétences professionnelles, représentent pour ces jeunes un réel enrichissement et finalement un réel aboutissement personnel et professionnel.
- 76 Cette présentation de la construction identitaire des « pairs » et des « ex pairs aidants » nous permet de comprendre l'existence d'une volonté d'opposition constructive des jeunes de la rue. Ils sont portés par une volonté et une capacité de se démarquer de certains paramètres normatifs qu'ils se chargent alors plutôt de critiquer ou de s'approprier autrement. Ils exploitent la rue de façon non conventionnelle et élaborent ainsi une structuration sociale de cet environnement marginal. Cela étant, reconnaître les éventuelles contributions socialisantes de la rue n'est pas suffisant, il faut être en capacité d'appréhender leurs complexités au regard notamment de cette tension dynamique entre la marge et le centre. Cette démarche, autant méthodologique qu'épistémologique, invite à réfléchir à cette dynamique à partir des situations de jeunes en quête sociale, identitaire et idéologique dans la rue.
- 77 Ainsi, il semble que des stratégies de résistance soient perceptibles dans l'ensemble des trois figures identitaires. Nous constatons que la marginalité intervient sur le long terme et de manière significative dans les différentes logiques d'action. D'une part, c'est une force pour se libérer d'une conformité insatisfaisante, mais aussi, pour s'opposer et donc pour résister afin de trouver sa propre voie identitaire. D'autre part, c'est un piège associé à la consommation de drogues auxquelles il faut résister. Enfin, cela pose un dilemme auquel on ne sait pas forcément répondre. C'est pourquoi, la marginalité constitue finalement l'élément central d'une gestion relationnelle de soi qui dissimule ainsi une logique identitaire de résistance. Tour à tour, il s'agit de résistance à la conformité, à la marginalité et à soi-même.
- 78 La première stratégie visible chez les engagés consiste à s'adapter à la conformité tout en refusant de se conformer à certains de ses principes pour vivre « autrement »⁵². C'est vivre ouvertement sa différence et trouver des stratégies (le compromis) pour ne pas renoncer à ses désirs de marginalité. La seconde stratégie de résistance à la marginalité des accommodés revient à se protéger tactiquement de la consommation de drogues (l'accommodation), et donc de l'espace et des symboles associés à cette dimension. Enfin, la dernière stratégie de résistance des errants est plus complexe. Leurs logiques d'actions sont difficiles à déterminer tant ils errent encore entre plusieurs éléments ayant l'impression que la seule solution consiste à choisir entre marginalité et conformité. C'est semble-t-il une volonté vaine d'affirmer sa marginalité dans la conformité. Ils n'arrivent pas à accepter que les deux co-existent et finalement, c'est une résistance à soi-même qui risque d'en découler.
- 79 Il est important de noter que ces résultats touchent un public particulier au sein de la population hétérogène des jeunes de la rue, soit les « pairs aidants » et il s'agit de surcroît

d'un corpus qui n'a pas le statut d'échantillon représentatif. Le passage dans le dispositif d'intervention par les « pairs » avantage la prise de recul, permettant ainsi de trouver un cadre conforme à des aspirations marginales. Tous les jeunes ne bénéficient pas de cet important support dans la rue. On peut se demander ce qu'il en est pour une population plus représentative de l'ensemble des jeunes de la rue. En d'autres termes, ces idéaux types ne sont pas généralisables à l'ensemble de la population des jeunes de la rue et il serait intéressant de voir en quoi ils pourraient justement être remis en question par des données plus larges, suivant d'autres trajectoires plus diversifiées.

- 80 Finalement, à l'issue de ce travail, nous constatons que les « pairs » et les « ex-pairs aidants » ne sont ni soumis, ni assujettis, mais acteurs de leur gestion identitaire entre marginalité et conformité. Nous retrouvons d'abord l'idée d'une influence sociale exercée par ces jeunes lorsqu'ils créent, par exemple, leur propre socialisation marginalisée. C'est dans ce sens que l'on s'interroge sur cette dimension de résistance qui se dégage de cette dynamique de construction identitaire particulière. On pourrait ainsi envisager d'analyser cette situation sous l'angle des rapports de pouvoir normatif, des engagements politiques, artistiques et communautaires de certains de ces anciens jeunes de la rue.

NOM FICITF	ÂGE	SEXE	EXPÉRIENCE DE RUE	EXPÉRIENCE DE « PAIR AIDANT »	EMPLOI ACTUEL
Alain	25	H	- 4-5 ans d'instabilité résidentielle : voyages - Fin en 1999-2000	- 2 ans : 2002-2004	Intervenant social (communautaire)
Béa	28	F	- 6 ans env. de vie intense dans la rue ; « tripe » encore aujourd'hui - Fin en 2000	- 1 an : 2003-2004	Intervenant social (itinérants)
Camille	25	F	- 4 ans - Fin en 2000 (retrait en région)	- 3 ans : 2000-2003	Serveuse restauration rapide en région
Damien	25	H	- 4 ans de vie intense dans la rue et 2 ans d'instabilité de résidence et de vie intense dans la rue. - Fin en 2000-2002	- 1 an : 2001-2002	Secrétariat (en septembre 2004)
Éric	21	H	- 3 ans et demi - Fin en 2003	- 1 an : actuellement	Pair aidant
Félix	28	H	- 6 ans - Fin en 1999	- 2 fois un an : 1995-1996 ; 1999-2000	Intervenant social (de rue)

Gaëlle	26	F	- 8 ans - Fin en 1999	- quelques mois : actuellement	Paire aidante
Hélène	28	F	- 10 ans d'instabilité de résidence avec des périodes de vie intense dans la rue - Fin en 2000	- 4 mois : 2001	Sans emploi, bénévole (itinérants)
Ivan	30	H	- Quelques jours intenses, mais a côtoyé le milieu 10 ans env.	- 2 fois 6 mois : 1994 ; 1995 - 1 fois 2 ans : 1998-2000	Intervenant social (centre communautaire)
Joëlle	29	F	- 5-6 ans de vie intense dans la rue - Fin en 1995	- 6 mois : 1993	Responsable projet intervention sociale (femmes en difficulté)
Katerine	27	F	- 5-6 ans	- 2 fois 1 an : 1996-1997 ; 2000-2001	Intervenante social, entraîneuse (cirque)
Léa	24	F	- 3-4 ans - Fin en 1999	- 1 an : 1997-1998	Études techniques relation d'aide
Manon	26	F	- 4-5 ans - Fin en 2003	- 1 an : 2003-2004	Paire aidante
Naomi	28	F	- 5 ans - Fin en 1996	- 1 an : 1994-1995	Intervenante social (de rue)
Olivier	28	H	- a côtoyé 6 ans env. les jeunes de la rue	- 2 ans : 1997-1999	Étudiant en audio- visuel
Paul	26	H	- 3 ans - Fin en 1998	- 2 fois : 15 mois 1996-1997 ; 2 ans 2000-2002	Intervenant social (communautaire)
Rita	27	F	- 7 ans - Fin en 2001	- 3 fois 9 mois : 1995-1998	Sans emploi
Sahra	27	F	Non déterminée, a toujours un mode de vie « no-where »	- 1 an : actuellement	Paire aidante

81 Âgé de 21 ans, Éric est « pair aidant ». Il est représentatif de ce que nous avons constaté dans neuf autres entretiens, à savoir une logique de « compromis » qui détermine en fin

de compte, une figure identitaire « d'engagé ». Pour Éric, le point de départ de l'expérience de rue est marqué par une opposition aux valeurs parentales. Adolescent, il se sent déjà en contradiction avec le mode de vie de ses parents « issus d'un milieu bourgeois ». Dès lors, il se tourne vers le mouvement *punk*. Un besoin d'émancipation, de vivre et d'exprimer ses propres aspirations, prend ainsi forme. Il dit à ce sujet : « [...] fallait que je puisse vivre ce que je voulais vivre et pas ce que quelqu'un d'autre voulait pour moi ». Au-delà du sentiment de « conflit idéologique » dans sa famille, comme il le nomme, il ressent un sentiment de « manipulation » dans la société, à l'école notamment :

- 82 « [...] subventionnée par le gouvernement et par les provinces, aussi le Fédéral. Pour moi, à l'école t'apprendras seulement les affaires que le gouvernement veulent que tu saches alors je suis parti avec l'idée en tête que j'allais apprendre tout ce que le gouvernement voulait me cacher [...]. J'apprendrais pas à l'école. J'allais pas laisser manipuler mon savoir. » (Éric).
- 83 Cette « méfiance » des cadres de la norme dominante est à l'origine de son désir de liberté et de ses voyages à connotation initiatique. Il explique dans ce sens son besoin de vivre et de comprendre « le côté caché des choses », à travers une « éducation populaire », à la marge. Son implication politique prend d'abord la forme d'une quête de vérité, d'explication des éléments qui lui semblent « manipulés » par la « société ». Dès le départ de son expérience de rue, il participe d'ailleurs déjà à des actions militantes :
- 84 « J'étais impliqué dans la scène militante [...] à travers la CLAC, le COOP [...]. Surtout contre la Banque Mondiale. J'étais au sommet des Amériques. [...] La politique mondiale aussi. La défense des droits aussi [...] pas de station pour la brutalité policière. » (Éric).
- 85 Le départ d'Éric pour la rue a été motivé par des aspirations à la fois personnelles et politiques. Ses engagements militants, anti-capitaliste et alter-mondialiste, se sont construits et renforcés par la suite. En effet, il cultive ces idées pendant trois-quatre années dans la rue, au cours d'une longue escapade à travers l'Amérique (deux ans et demi environ), dans des réserves indiennes notamment et puis au cours d'une année passée dans l'ouest canadien. Toutefois, lors de sa vie nomade, l'implication directe est quelque fois en recul, en raison de ses voyages et donc, de ses absences prolongées dans certaines instances politiques dans lesquelles il était engagé. En outre, il explique aussi qu'il a « perdu le nord pour un bout », pendant à peu près un an; il fait ici référence à une période de toxicomanie intense qui fait suite à cette période d'errance à travers l'Amérique.
- 86 Son mode de vie dans la rue est composé entre autres d'errance, de « voyages d'apprentissage », d'éléments judiciaires, de participation à des activités illicites de vente de drogues « organisée » et ce, jusqu'à ce qu'il soit victime d'une attaque à main armée. En effet, c'est après ce « choc émotionnel » important, raconte-t-il, qu'il décide d'arrêter sa consommation de drogues et de rentrer à Montréal, mais sans couper tous ses liens avec ce qui a constitué ses propres expériences de la vie de la rue. Petit à petit, au contact d'un travailleur de rue, il décide de s'installer dans un logement plus stable avec des amis de la rue. Ensemble, ils se soutiennent pour diminuer leur consommation de drogues pendant près d'une année, avant d'entrer dans le collectif des « pairs aidants ». Ainsi, il a cherché à stabiliser certains éléments de son mode de vie attachés à la rue, sans abandonner pour autant tous les signes extérieurs de marginalité comme son *look punk*, ses activités politiques et sociales par exemple.

- 87 À la suite d'expériences traumatisantes, comme par exemple la tentative de meurtre dont il a été victime, Éric se démarque de cet espace « dangereux », du trafic de drogues en l'occurrence. Pour autant, cela ne provoque pas la fin de ses contacts avec le milieu de la rue. Au contraire, il deviendra « pair aidant » à son retour à Montréal. Il projette aujourd'hui de rester « impliqué » dans les sphères politiques et sociales, notamment à travers des activités artistiques. Il fait ainsi le lien entre ses expériences de rue et ses aspirations politiques, dans un cadre qui pour lui fait sens, notamment celui du collectif des « pairs aidants » :
- 88 « [...] je trouve, au projet des pairs, que ça m'a par ailleurs beaucoup aidé [...] je voulais arrêter de consommer, mais j'avais pas envie de couper mes liens avec le milieu non plus [...] le projet des pairs, c'est des projets qui me permettaient de quand même être au centre ville, mais dans un cadre. Vu que tu sais j'étais quand même un intervenant. J'étais là pour une raison, puis c'était important que je ne consomme pas dans ce temps là. Fait que ça me fait peut être garder mes liens avec tout le monde au centre ville, puis de quand même garder des certains liens avec mes amis puis avec le monde de la rue, mais de ne pas forcément, être forcément obligé de consommer [...] aux « pairs aidants » on est engagé justement à cause de notre vécu, t'sais c'est pas à cause des connaissances, des livres qu'on est engagé, c'est vraiment à base de notre vécu puis notre expérience de rue puis de nos contacts dans la rue...[Silence] c'est quelque chose de très important pour moi... d'être capable de travailler surtout que j'ai un enfant à c't'heure. C'est d'être capable de travailler, de faire de l'argent pour supporter ma famille, sans nécessairement aller à l'encontre de mes valeurs anti-capitalistes. Que dans le sens que tu m'verras jamais travailler dans un magasin à faire de la vente ou du télémarketing. Fait que je reste quand même [...] une partie de ma job dans le projet des pairs c'est de rester militant. » (Éric).
- 89 Il semble que l'engagement politique d'Éric soit de plus en plus structuré et en même temps, il rejoint ce qu'il a appris dans la rue. Il va encore plus loin aujourd'hui : au-delà de « l'éducation populaire » de la rue qu'il tente de partager, il aide à la reconnaissance des compétences, des valeurs et des idées des jeunes de la rue. Il revendique formellement son militantisme pour la défense de « l'expression libre » :
- 90 « [...] T'sais avec l'implication dans le programme « droits devant », avec la contestation de tickets farfelus [...] un autre projet dans lequel je travaille avec [X], notre mandant c'est de faire des films courts-métrages avec les jeunes de la rue. C'est tellement intéressant comme cadre [...] ben, on donne une voix aux jeunes de la rue, on leur donne accès à tout un média d'expression, par lequel ils n'auraient jamais accès ça prend quand même de l'argent pour les caméras, les systèmes de montage. Mais donner ça au monde qui est insoutenable, c'est important pour moi, la liberté d'expression, pour donner, pas juste la liberté de l'expression, mais la gratuité de l'expression » (Éric).
- 91 Lorsqu'on parle de logique d'action de « compromis » dans le cas d'Éric, c'est pour montrer la manière avec laquelle il construit son mode de vie entre des éléments de revendication personnels et collectifs, liés à la marginalité (son engagement anti-capitaliste, anti-mondialiste, l'éducation populaire, le respect de la différence, notamment celle des jeunes de la rue, etc.), et une structure plus conforme pour l'exprimer. D'une part, il a stabilisé son mode de vie (appartement, atténuation de sa consommation de drogues, vie de famille et emploi légal). D'autre part, il continue à défendre les mêmes valeurs qui l'ont mené à l'époque dans la rue. C'est pourquoi on peut parler aussi « d'engagement » pour qualifier la trajectoire d'Éric.

- 92 Comme trois autres jeunes femmes, Joëlle connaît une logique d'action « d'accommodation ». De plus, suivant l'analyse de sa trajectoire, on peut trouver que sa construction identitaire prend la forme d'une figure de « craintif ». Dans cet exemple, la trajectoire de vie en lien avec la rue et la marginalité débute par un enchaînement d'événements personnels et familiaux difficiles, au point que Joëlle décide de ne plus s'y soumettre :
- 93 « [...] j'étais pas mal révoltée fait qu'à partir de ce moment. Là j'ai commencé à sécher des cours, envoyer chier mon père...puis plus je disais à mon père que j'étais pas d'accord, ou j'avais ce droit là qu'il avait pas le droit de me toucher là je devenais ben agressif [...] je mettais mes limites puis c'était correct quand j'y repense à c't'heure [...] » (Joëlle).
- 94 Elle plonge rapidement dans la consommation de drogues (par étapes : cigarettes, puis joints puis alcool, etc.) et la fréquentation des « rejetés » de son école dont elle se sent plus proche. Par la suite, elle est victime d'un viol. Révoltée, « épuisée » par ces difficultés nous dit-elle et alors que les violences paternelles dont elle est victime depuis un certain temps déjà s'intensifient, elle répond à cette violence par la violence. Elle « frappe » son père en retour. Peu de temps après, à la suite d'une intervention policière, elle rejoint sa mère, mais sa rébellion ne s'estompe pas. Au contraire, Joëlle refuse toujours l'autorité parentale, les contraintes qui lui sont assignées et fait dès lors le choix de se diriger dans la rue.
- 95 Dans un premier temps, elle suit des amis puis tout s'accélère explique-t-elle : « [...] je disais à ma mère je passe la fin de semaine à quelque part, puis ma fin de semaine s'est jamais achevée...c'était assez *fucké* ». À la suite de cette fugue, elle se laisse happée par un mode de vie de la rue : squats, quête, vols, vente de drogues, travail du sexe, vie de rue, fréquentation d'organismes communautaires pour jeunes, consommation de drogues (héroïne et cocaïne essentiellement). C'est au moment d'une rupture amoureuse qu'elle se lance à corps perdu dans la consommation d'héroïne :
- 96 « [...] J'avais déjà fait de la *free base*, de la *coke* plus jeune... l'héroïne ça a été vraiment ma plus grosse peine d'amour. J'ai perdu mon [prénom masculin]. Ça faisait 2 ans qu'on était ensemble, [...] c'était le meilleur gars que j'ai pu pogner après mon viol, pogner un gars de mon âge qui est super timide avec les filles [...] ça a été très difficile puis à ce moment là je me suis dit j'ai plus rien à perdre. » (Joëlle).
- 97 Après 5-6 ans passés dans la rue et dans la drogue, elle entre dans une série de démarches thérapeutiques et de rechutes successives qui vont la mener progressivement, vers une « sortie de la rue ». Ces allers et venus se soldent par un nouveau départ soudain, précipité, tel une « révélation » au moment d'une énième rechute :
- 98 « [...] j'ai peut-être fait une ou deux fois de la poudre dans cette rechute là, c'est quasiment que de la *coke*, mais la *coke* tu dégueules, t'as plus de place pour te piquer vu que tu piques souvent. Fait que non, ça a plus de bon sang... puis un soir je m'engueule avec [prénom de son nouveau copain], j'ai dit - « bon, moi je suis tannée, je m'en vas coucher au [nom d'un organisme communautaire] ce soir... ». Il dit - « ah c'est ça, on se verra demain matin ». Puis quand je marchais, je sais pas pourquoi ce jour là...le lendemain c'était ma fête [...] je me suis dit soit je m'en sors, soit j'en crève, je suis tannée, je suis fatiguée. » (Joëlle).
- 99 La trajectoire de Joëlle présente des éléments intéressants pour comprendre la logique d'action « d'accommodation » qui prend place à la suite d'une socialisation marginalisée notamment marquée par une trajectoire de toxicomanie intense. Dans les propos de

Joëlle, on retrouve l'idée d'une perte de repère et d'une mise en danger. Elle a commencé à s'injecter dès 16 ans et a connu une véritable « descente dans l'héroïne », jusqu'à 20 ans environ. On peut dire qu'elle s'est faite « happer » par cette expérience, au point de risquer de se perdre. En réalité, de retour dans sa famille, elle est appelée par un ancien dealer qui réclame son dû. Au final, elle se retrouve coincée dans un véritable traquenard et décide de s'éloigner définitivement de l'univers des drogues :

- 100 « [...] je me suis faite prendre en otage par des *bikers* [un gang de motards, responsables d'un grand réseau de trafic de drogues] parce que je devais de l'argent [...] [mon copain] a réussi à s'en sauver moi [...] j'ai passé la fin de semaine dans une *piquerie* à faire de la poudre...je me demandais ce que je faisais là, puis je m'en suis retournée avec quelqu'un [dans un organisme communautaire] au bout de la fin de semaine. [...] j'ai appelé ma famille, j'ai dit que j'avais pas consommé, [...] et à partir de ce moment là, j'ai commencé à calculer mes jours d'abstinence. » (Joëlle).
- 101 À ce moment là, elle décide d'abord de tout quitter, de couper ses liens avec cet espace et de prendre ses distances avec les fréquentations qui s'y rattachent. Joëlle retourne ainsi dans sa famille pour se sevrer toute seule, « à froid ». C'est un autre moment extrêmement difficile et éprouvant, physiquement au départ. Ce tournant dans sa trajectoire est marqué par la ferme intension de tout mettre en œuvre pour arrêter de consommer et notamment pour s'accommoder au mode de vie conforme dans lequel elle évolue alors. Dans ce sens, Joëlle accepte de créer des liens avec des « gens normaux » comme elle les appelle. Elle trouve par exemple un emploi légal, dans un service de restauration rapide et modifie complètement son réseau social. Cela étant, malgré tous les efforts entrepris, elle ne veut pas de cette vie là, pas en ces termes :
- 102 « [...] J'écoutais tous les bons conseils qu'on me dit, toute. Les intervenants, les jeunes ou quoi. « Alors sois sérieuse, prend ta vie en main, trouve-toi une job, trouve-toi de nouveaux amis, change de milieu... ». J'ai toute fait ça, j'ai changé mon *look*, tout ! Ouais, sauf que moi, sortir dans une discothèque je trouve ça ben différent que d'aller dans un *show punk*, puis je trouve ça pas mal plus platte, [...] je rencontrais des gens et là c'était : « Tu fais quoi dans vie ? » [...] – Je travaille chez [nom d'une chaîne de restauration rapide]. – Ah, t'as-tu un *char* [une voiture]? – Non. – Ah! T'as-tu été à l'école ? – Non. – Ah! Mais qu'est-ce que tu faisais avant de travailler chez [nom d'une chaîne restauration rapide] ? – Euh, je te raconterai un jour ! ». Puis les 1^{er} temps j'avais tendance à tout dire, hein « faut être honnête avec soi-même » comme disent les thérapies et toute sorte d'affaires : « Ah moi je suis une ex-héroïnomane, je me suis prise en main... - Ah, qu'est-ce que ça ? Je veux pas ça moi dans mon cercle d'amis, ni comme blonde [copine] ». [...] je me suis retrouvée aussi dans des circonstances où est-ce que le monde trippe, je voyais du monde : « envoie, on va faire une *track* [une ligne] de poudre »; mal au ventre, mal de cœur, venir tout croche, le monde fume des joints. Ben là, c'est ben beau, y'ont le droit ! Mais moi ? [...] je me disais, le monde supposé normal, finalement sont aussi *fuckés* que moi, c'est juste que eux-autres sont fonctionnels. Là je capotais, ça venait de défaire tous mes supposés plans de, où le monde normal c'est toutes des bonnes personnes, ou la bonne image, là j'étais fourrée ben raide. Y'a ça, y'a fallu que je passe en Cour, fallait que je revienne à Montréal. Bon là mal de cœur, je vois toutes les pancartes de tout ce qui me fait penser à quoi, qui, comment, le *dealer*, ah mon dieu mon *dealer*, ah faut pas qu'il me voit, revoir mon ancien appartement, le propriétaire qui a pris la moitié du stock, des affaires pas possibles. À toutes les fois, mal de cœur, mal de ventre, *craving* à pu finir, malade, malade, malade, pis au bout de trois mois, trois-quatre mois, vers la fin, ouais, à

peu près 4 mois, je me suis rendue compte que j'étais pas capable de vivre dans ce monde. »(Joëlle).

- 103 Au départ, le paradoxe entre la peur de la rue et l'ennui de la « vie normale », l'amène à organiser son suicide. Finalement, elle continue de tout mettre en œuvre pour s'en sortir, d'autant qu'elle apprend rapidement qu'elle est enceinte. Au début, la nouvelle a fait l'effet d'une bombe puis, très vite, elle se prend à nouveau en main et ne baisse pas les bras :
- 104 « [...] j'avais pas mes règles depuis un bout [...] [sa gérante] me trouvait déprimée, elle trouvait que j'étais pas pareil, elle trouvait que j'étais toute grognonne, [...] pis elle se doutait pas que j'avais des idées suicidaires. Elle me dit : « j'aimerais ça que tu ailles passer un test de grossesse, parce que tu vas être arrêté si tu vas passer un test de grossesse, pis parce que je m'inquiète pour toi, t'es pu comme t'étais avant, au début t'étais dynamique, souriante, très accueillante avec tout le monde, là t'es pu là [Joëlle], t'es dans la lune » [...] pis je suis allée au CLSC [Centre médico-social] pis je suis revenue en pleurant : " je suis enceinte ". Là c'était le bout de la merde, pas encore enceinte, un an plus tard après mon avortement, là c'était le bout de la merde, là mes plans venaient de fucker ben raide, là si je me tue, je tue deux personnes en même temps, mais si je me fais avorter je tue quand même quelqu'un, mais quelqu'un, façon de parler : " ouf " [soupir]. Le garder ? Le père de mes enfants y'est en train de se *shooter* présentement. C'es-tu le père de mes enfants ? C'es-tu lui ? C'es-tu mon autre *chum* [son copain] ? J'ai pas mes règles depuis un bout. Je le sais pu, je comprends pu rien. » (Joëlle).
- 105 Finalement, elle décide de garder son enfant et de rester inscrite dans ce mode de vie plus conforme. Après l'accouchement, elle rencontre d'importantes difficultés au plan matériel (financières) et psychologique (fatigue, isolement). À force, elle s'épuise encore une fois. En vain, elle essaie de prévenir cette nouvelle crise, mais elle « craque » malgré tout : « [...] le baby blues a rajouté, isolée, financièrement très serrée, isolée, pas d'amis, pas personne qui me soutient qui me donne un *break* une fois de temps en temps pour garder [mon enfant] ». Deux années plus tard, la crise et l'épuisement sont à leur paroxysme, malgré plusieurs appels au secours, auprès des services sociaux notamment :
- 106 « [...] ouais, je suis arrivée, tu vois le *burn-out* je l'avais commencé, mais je l'ai étiré, [...] j'étais rendue sur la dépression majeure extrême là, mais je traînais ça depuis mon *baby blues* avec le nouveau logement, avec les dettes... avec l'arrêt de consommation, avec... l'isolement, pas d'amis, pas de réseau social reconstruit, j'ai le goût de consommer pareil. Tsé j'ai plus rien, j'ai un bébé pis un logement vide, fait que tsé c'est super valorisant comme départ dans la vie tsé, même si...c'est parce que je le voyais pas comme ça...la réinsertion c'est pas de même qu'ils nous l'annoncent là, dans le vrai monde. » (Joëlle).
- 107 En fait, si l'accommodation à la conformité lui paraît être une solution adaptée à sa situation de maman, « ex jeune de la rue », toxicomane, elle n'est pas facile à mettre en œuvre au quotidien et n'apporte pas de résultats immédiats. En outre, dix ans après être sortie de la rue, de nombreux spectres, essentiellement liés à la consommation de drogues, sont encore à l'esprit, presque en permanence.
- 108 Dans un autre ordre d'idées, Joëlle s'est « forcée » à participer à un projet d'intervention sociale au sein d'un organisme communautaire :
- 109 « [...] pis j'ai eu le projet qui m'avait approché pour les jeunes [...] de la rue, qui est le projet que maintenant je dirige, qui m'avait approché la première session [...] fait que la session après, ils m'ont rappelé, là j'étais en dépression, [mes enfants] étaient en garderie

4 jours semaines, pis moi il fallait que je m'occupe, pis que je fasse du social ça tombais-tu ben, le projet se représentait à moi. Ah ben *tabarouette*, j'ai accepté tout de suite, pis ça me donnait un petit peu de sous : " ah, ça va m'aider à sortir pis à faire des vrais épiceries." [...] »(Joëlle)

- 110 C'est sans doute ce qui désamorce des éléments problématiques et ce qui la conforte pour s'en sortir et maintenir son activité professionnelle, compte tenu de sa crainte de replonger, encore plus forte maintenant qu'elle a la responsabilité de ses enfants et une nouvelle forme de proximité avec la rue. Il est intéressant de noter que Joëlle a un mode de vie stable depuis 10 ans maintenant, mais qu'en même temps, elle se bat encore tous les jours pour s'assurer de rester en dehors de cet univers et se construire une nouvelle vie qui la protège des aspects négatifs de son ancien mode de vie.
- 111 « Encore aujourd'hui ça fait 10 ans y'a pas longtemps que j'ai arrêté de consommer. Honnêtement je dis tout le temps à ma boss, tu peux sortir la fille de la rue, mais la rue elle sortira jamais d'elle » (Joëlle).
- 112 Dans ce sens, elle nous a confié qu'elle retournerait probablement dans la rue si elle n'avait pas son logement stable, son emploi et sa vie de mère. Elle ajoute d'ailleurs qu'avec cette proximité professionnelle avec des jeunes marginaux, ce sont des questions qui lui restent en tête. Elle a parfois lorsque ça va mal, une hésitation entre le chemin du travail et celui de la rue. Par ailleurs, elle cherche également à maintenir au quotidien certains aspects marginaux. Son emploi semble être la clé d'équilibre de cette tension à gérer entre la peur de craquer et de retourner vivre dans la rue et l'idée qu'il lui faut maintenir un mode de vie conforme même s'il l'ennui parfois. Ainsi, elle est traversée continuellement par ces réflexions :
- 113 « [...] quand je commence à y penser de façon de plus en plus, quand je commence à me trouver des stratégies, quand j'ai des idées bon... pas de suicide, ouais, de suicide, d'idées vraiment négatives ou *dark*... c'est comme si je donne mon coffre à outils à quelqu'un. Je l'annonce. C'est pas pour rien que je l'annonce, c'est parce que moi c'est ma façon de dire si moi je suis plus capable de me protéger, y'a quelqu'un qui va le faire [...] j'ai traversé tellement d'épreuves, je le sais pas quand est-ce que...à un moment donné, donner ma démission, comme je dis, j'ai des périodes quand je suis creuse, je sais pas jusqu'où, si je vais faire, si je vais revenir dans ma période *fuck off* ou peut-être que ça, ça me fait peur, je suis consciente de ça, pis c'est ce qui fait que je me suis trouvée des outils en donnant, tsé en annonçant mes couleurs, pis c'est ce qui fait que je m'en ressors peut-être tout le temps, mais moi j'ai pas de garantie, je le sais pas si à un moment donné je vais faire *fuck off* » (Joëlle).
- 114 La trajectoire de Joëlle illustre également les propos sur les difficultés d'accommodation. Lorsqu'elle parle de ce moment où elle a décidé de s'inscrire dans un mode de vie conforme à la norme sociale dominante, elle livre un témoignage pertinent pour saisir la confrontation avec la conformité de certains jeunes. C'est une véritable « tension existentielle » et l'on comprend bien que ce n'est pas nécessairement un désir, mais plutôt une « assignation » :
- 115 « [...] quand le monde me dit : « ah ben t'es bien, t'as arrêté de consommer, t'es une bonne maman, t'as ton logement, t'as une bonne job », c'est supposé de rendre heureux tout ça, « bravo », je m'en fous, oui à cette heure j'ai un beau logement, j'ai réussi à m'acheter des meubles à mon goût, j'ai un bon travail pis les conditions se sont, toujours allées bien [...] - **ça doit te satisfaire aussi quelque part ?** - ça oui, oui, pour le confort de mes enfants

que je puisse leur apporter, qu'ils puissent vivre dans un environnement qui est beaucoup plus adéquat ou plus sain ou plus agréable [...] mais moi personnellement je m'en fous. Ben honnêtement, c'est supposé rendre heureux ? [...] je me dis « merde, qu'est-ce que c'est que ça, cet *hostie* de monde *capoté* plate ? » Je *fite* pas dans leur monde, j'arrive pas à m'adapter, pourtant j'ai une job, ça fait mettons 90 jours que je suis abstinente [à l'époque], mes bobos sont guéris sur mes bras, j'ai commencé à régler mes problèmes de santé, j'ai commencé à passer en Cour, je suis honnête avec tout le monde, je leur dit qui je suis, d'où je viens [...] t'sais veut-veut pas, je sais pas, je trouve que, t'sais oui *bitcher* la rue, la rue a ses côtés négatifs, mais en même temps y'a des côtés, c'est peut-être pour ça que ça reste autant je pense ancré en moi, t'sais y'a des côtés de s'en sortir [de la rue] que je trouve pas ça palpitant. Je trouve pas ça palpitant faire du 9 à 5 [expression pour qualifier les horaires « conformes », « *straight* » de travail], j'adore ce que je fais, pis j'arrêterai pas demain matin. Mais c'est pas ce que je trouve de palpitant de pas avoir une vie. Oui j'ai choisi mes enfants, pis mes enfants, faut que je sois honnête, fait partie de ma réussite, c'est un peu grâce à mes enfants. Ils m'ont aidé à traverser, même si ça été difficile, pis je suis sûre que, eux aussi si j'aurais pu leur éviter, mais on a traversé quand même, pis c'est quand même des enfants épanouis, très, sauf que ça reste que j'ai pas plus de vie (Joëlle).

116 En somme, elle s'astreint à cette logique d'action qui l'aide pour sa santé et le bien être de ses enfants, parce que la confiance lui manque encore. Ses enfants, son logement et son emploi représentent les seuls éléments de stabilité et son retour dans la rue semble donc dépendre de leur solidité. Elle ne se sent pas en adéquation avec la conformité, alors elle se croit obligée de maintenir cette sécurité, surtout pour ses enfants. Ces éléments sont vraisemblablement intéressants parce qu'ils montrent la difficulté de construire des rapports de « compromis ». En effet, Joëlle est tiraillée entre ses goûts marginaux et son besoin de conformité. D'ailleurs, en tant que paire, elle a expérimenté le « compromis » avant « l'accommodation », mais là encore, en raison de la consommation, l'interaction avec la marginalité était délicate. Elle apprend certes à avoir confiance en elle lorsqu'elle intègre le collectif, mais elle a besoin de temps pour véritablement passer à autre chose. Sa participation à ce projet, comme à d'autres activités communautaires, est un moyen de constater qu'elle a des talents et des capacités. Toutefois, ce n'est pas le seul support pour sortir de sa consommation ; d'ailleurs, elle consomme toujours à l'époque de sa participation au collectif⁵³. Elle évoque à ce sujet des moments paradoxaux où elle apprend à manipuler les seringues, alors qu'elle pratique l'injection en dehors de ses heures de travail :

117 « [...] les formations sur la manipulation des seringues, se *shooter* comme il faut, moi je les trouvais dures, parce que je me *shootais* tous les jours. Puis quand j'allais à la formation fallait que j'arrive à jeun. [...] dans notre contrat il était demandé « pendant vos heures de travail vous ne consommez pas ». Cette journée là, [nom d'une intervenante] m'a accompagné, c'était notre journée de paye en plus, donc formation par [nom d'une intervenante] de manipulation des seringues, comment se shooter de façon sécuritaire et saine. Ouais puis là t'es en manque et t'a ta paye après. Puis [nom d'une intervenante] est venue, puis elle m'a jasé un bon bout puis j'ai dit : « "écoute, j'ai respecté mon contrat et tu peux pas m'empêcher". Elle me dit : "je le sais [Joëlle], mais je trouve ça dur de te voir... je sais qu'est-ce que tu t'en vas faire là" ». (Joëlle).

118 En réalité, l'expérience de pair est un moment de proximité avec la marginalité qui peut révéler certaines difficultés d'interactions. D'une manière générale, Joëlle s'est d'abord

détournée de sa famille et a fui cet environnement qui lui était hostile pour rejoindre des amis dans la rue. Elle a cherché à se protéger et a finalement vécu une autre vie, plutôt marginale. Dans la rue, elle a expérimenté un certain nombre de choses et ce jusqu'à ce qu'elle se sente en danger. C'est à partir de ce moment que Joëlle amorce un autre mode de vie plutôt conforme. Elle rejoint sa famille, quitte la rue et se « réadapte », se « démarginalise » diront certains. Pourtant, elle n'est pas vraiment « emballée » par la vie plus « conforme ». La « peur de replonger » à la fois dans la rue et la consommation de drogues lui tараude l'esprit. Ce paradoxe correspond à ce qui forme pour nous une figure identitaire de « craintif ». L'accommodation à la conformité reste, malgré tout, la solution adoptée. La question est peut-être de savoir si cet équilibre est précaire au point qu'il s'écroule avec le temps. En tout cas, il semble que l'on puisse distinguer une tension, entre la conformité qui lui paraît être la solution à sa situation et, face à la marginalité qui lui occupe sans cesse l'esprit.

- 119 Le parcours de Helena, comme celui de trois autres « pairs » et « ex pairs », se rapporte d'après nous à la logique d'action « indéterminée » et la figure identitaire d'« errants ». En ce qui concerne son arrivée dans la rue, Helena donne l'impression que cela s'est passé assez « naturellement ». Ainsi, elle commence d'abord par dire que le changement est ancré en elle, en raison de déménagements fréquents et de déracinements importants dans l'enfance. Elle explique que le besoin de partir n'est pas issu d'une situation de souffrance. Lorsqu'on l'interroge sur les causes de son expérience de rue, on se rend compte qu'une fuite d'un milieu familial indifférent est aussi à l'origine de sa quête de « liberté » et « d'aventures » :
- 120 « On déménageait souvent. On a déménagé comme dix fois dans la même année quoi. Fait que pour moi le mouvement, le changement de place, c'est déjà là. Fait que c'est pas... c'était pas quelque chose de difficile pour moi de m'adapter avec un *pack sac* [sac à dos]. [...] **ces fugues vers Montréal, ...il y a une cause ?** Ben, t'es pas bien chez vous, t'es ben mieux avec ton *pack sac*. Il y personne qui va te chier sur la tête et puis y'a personne qui va te l'enlever. De belles expériences aussi [...] on est trois. Ma sœur on se parle pas. **Elle est beaucoup plus âgée ?** Ouais. Elle me battait quand j'étais jeune. Fait que je lui parle plus à celle-là. **Finalement tu avais peut être aussi envie de partir et de quitter un peu tout ça ?** Ça me dérangeait pas t'sais. Pour moi c'était normal, je m'en allais d'un bord puis de l'autre. Puis je dormais sous des ponts. [...] dans le fond, c'est parce que j'en avais... pas ras-le-bol, non...c'est rien que parce qu'ils étaient pas présents eux autres. Ils s'en « chrissaient » [s'en fichaient]. Que je sois là où pas, ils ne s'en rendaient même pas compte *anyway*. Fait que pour moi c'était comme : "ah cool mes *chums* sont à [nom d'une ville]" mettons ou euh...dans une autre ville. Je me promenais d'un bord à l'autre. Dès fois, je ne rentrais pas pendant une semaine, dès fois je revenais. Oh c'était pas grave [...] Quelque chose m'a poussé à le faire, mais c'était pas quelque chose de souffrant. T'sais c'était quelque chose qui m'a aidé énormément. C'est sur que j'ai traversé des bouts plus *rough* [durs]. » (Helena).
- 121 Ce désir de mouvement a tranquillement favorisé un besoin d'émancipation et d'autonomie, surtout pour se démarquer de sa mère à qui elle ne veut pas ressembler insiste-t-elle :
- 122 « [...] je me suis dit, tout ce que je vais avoir dans vie, c'est moi qui va l'avoir. C'est moi qui va l'avoir gagné puis c'est pas toi [sa mère] qui va me l'avoir donné, puis tu vas voir que j'ai pas besoin de toi. Puis t'es juste là pour me mettre dans la merde, puis de m'éloigner de qu'est-ce que j'aime. C'était comme une rivale puis *check* [regarde] aujourd'hui j'ai 28

- ans puis je lui parle pas à c'te fille là t'sais. C'est pas par haine, c'est juste parce que ça marche pas et puis je la vois comme une femme qui a pas compris. » (Helena).
- 123 Par ailleurs, Helena est convaincue aujourd'hui que cette expérience a été bénéfique pour elle, qu'elle lui a permis d'évoluer et de travailler sur elle, notamment selon les difficultés et les questions qui ont émergé à la suite de la prostitution pratiquée à l'époque dans la rue :
- 124 « [...] **mais tu te cachais de ça, du travail du sexe ?** Ouais. **Parce qu'aujourd'hui tu en parles... ?** Non, aujourd'hui, je me cache pas. Mais quand j'étais jeune je le cachais [...] mais c'est ça, j'ai quand même une évolution. J'ai comme travaillé sur ma personne. Si la personne me juge parce que j'ai fait ça, ben c'est son problème. Moi j'ai pas besoin de toi dans vie. **C'est jamais quelque chose qui t'a posé difficulté ? Tu dis que tu ne faisais pas ça tous les jours non plus. C'est jamais quelque chose qui t'a pesé ?** Non. Si ça serait à refaire, je le referais. **Ouais, donc t'as pas eu besoin de parler à quelqu'un de tout ça...** non, ben, j'ai fait une fois une thérapie en sexologie, finalement ça a pas abouti [le rendez-vous n'a jamais été pris]. Mais j'y pense. Un jour. **Et il y a une raison particulière ?** Non (rires) c'est bon de parler à des gens qui sont neutres dans ta vie. Que ce soit pas quelqu'un que tu connais. » (Helena).
- 125 En outre, elle n'a pas du tout l'impression aujourd'hui d'avoir abandonné son mode de vie de rue. Au contraire, puisqu'il est dans son « sang » d'après elle. Elle explique dans ce sens qu'elle a toujours des liens avec le milieu de la rue, ses « racines » :
- 126 « Je te dis que moi la rue c'est quelque chose. Je te parle que la rue il y a personne qui va être capable de me l'enlever d'une façon ou d'une autre. Il y a des personnes qui ont essayer de me sortir de la rue là... **c'est pour ça que tu disais tantôt que sortir de la rue c'est un truc qui ne veut rien dire pour toi ?** Non, ça ne veut rien dire. [...] je continue à aller quêter encore. Ben, j'ai encore mon mode de vie de rue. [...] C'est ça, mais moi j'ai pas l'impression que je suis dans rue, j'ai pas l'impression que j'ai déjà été dans rue, j'ai tout le temps côtoyé la rue, ça a toujours été un mode de vie pour moi. **Mais alors on peut prendre la question autrement, ça veut dire quoi un mode de vie de la rue ? C'est que la rue a une place dans « comment » tu vis ?** Dans comment je vis. Comme je te disais tantôt, même si j'ai 50 ans, la rue va avoir une place dans ma vie. Ben, j'oublierai pas d'où je viens et j'oublierai jamais mes racines. » (Helena).
- 127 Helena a mis un terme à ses expériences de la rue, certaines pratiques comme la prostitution, sans pour autant avoir mis un terme à ses liens avec la marginalité. En effet, elle a dernièrement cherché à sortir de la toxicomanie et, comme à chaque fois qu'elle a essayé d'arrêter de consommer, elle a stabilisé son mode de vie, notamment en matière de logement. En fait, elle était en voyage en Europe à ce moment là, et elle a été obligée de revenir à Montréal pour s'occuper de son chien malade. C'est ainsi que sa « retraite » a débuté :
- 128 « [...] mettons que ça fait un an que je reste en appart. Toute seule. Mettons que ça l'a arrêté là mon expérience. [...] Pour moi c'est ça. Un mode de vie de rue, c'est un mode que tu bouges [...] c'était pas quelque chose de souffrant. T'sais c'était quelque chose qui m'a aidé énormément. C'est sur que j'ai traversé des bouts plus *rough*. La consommation c'est pas évident t'embarque dans une roue. Mais là ça fait un an que je ne consomme plus. [Elle raconte qu'elle est rentrée de voyage en Europe il y a un an à cause de son chien] ouais il était malade. Parce qu'il est âgé. Aujourd'hui il a 14 ans. Puis c'est pour ça que je

prends ma retraite. Je vis dans un appart toute seule avec une grande cour, mon petit jardin... » (Helena).

- 129 On peut penser que Helena est ancrée dans la rue à travers la permanence d'un lien d'attachement à cet espace. En effet, c'est plutôt une jeune femme nomade, ou plutôt comme elle le dit elle-même, une « gitane dans l'âme ». C'est dans ce sens que l'on peut trouver sa logique d'action « indéterminée » parfois. En effet, elle reste empreinte d'une certaine instabilité, même si ce n'est pas toujours visible concrètement, comme elle est locataire d'un logement et qu'elle a réussi à stabiliser sa consommation depuis un an. Cela étant, on sent dans son discours la permanence de ce besoin d'être en mouvement à travers des voyages, des liens avec la rue et des pratiques marginales. Enfin, elle parle également de la difficulté d'interaction avec la société :
- 130 « [...] **je parle de ton mode de vie de rue...** Mais je l'ai encore ! **Mais tantôt tu disais que ça faisait un an que tu étais plus « posée »...** Si tu regardes ça, ça fait un an que j'ai un appartement, ça fait un an que je vais *quêter*... je continue à aller *quêter* encore. Ben, j'ai encore mon mode de vie de rue. [...] mais moi j'ai pas l'impression que je suis dans rue, j'ai pas l'impression que j'ai déjà été dans rue, j'ai tout le temps côtoyé la rue, ça a toujours été un mode de vie pour moi. [...] **Mais alors comment tu te définirais aujourd'hui ?** [...] je suis une fille qui vit en appartement qui essaie de se placer les pieds un petit peu, qui essaie de peut-être me trouver un gars, de peut être aller à l'école... le monde en général, la société en générale. Il y a plein de préjugées, même aujourd'hui. Ils essaient de faire le ménage des rues parce qu'il y a un *quêteux* en avant du commerce, on appelle la Police, envoie les tickets les ci les ça. mais ils valent tous quelque chose, c'est tous des humains, ils ont tous des défauts, des qualités, ils ont tous des forces, t'sais ! Mais le monde, la société en générale, les voit pas comme ça. Fait que c'est ça, *check*, moi tout mes *chums* [amis] qui étaient dans la rue avant sont tous devenus quelque chose des années après. Mais pourquoi les pointer du doigt quand ils commencent à faire des choses ? [...] la différence fait peur. » (Helena).
- 131 En somme, son parcours de rue est très segmenté : d'une part, on retrouve de nombreuses aventures de voyages (à travers le Canada puis à travers le monde, en Europe surtout), des périodes de consommation de drogues, de la prostitution de rue, des pratiques marginales ; et d'autre part, des « retraits », des vagues d'abstinence de consommation, des « haltes » à la campagne, etc. Sa trajectoire fluctue ainsi en permanence entre la vie de la rue proprement dite (les squats, la rue, les refuges, les organismes, etc.) et la vie plus « normée » (un logement, l'abstinence, etc.). Mais on retrouve en permanence le désir d'aventure et de liberté dans son discours, dans ses projets. Finalement, elle connaît une certaine instabilité et sans doute, une certaine vulnérabilité face à notre société aux standards sédentaires. Son parcours marginal, qui s'étend de l'âge de 12-13 ans à 28 ans aujourd'hui, est marqué par un certain nombre de rebondissements, de déplacements encore latents maintenant qu'elle est installée en appartement :
- 132 « J'ai vraiment envie d'apprendre à vivre toute seule. Pour moi c'est dur de vivre en appart. Parce que je suis une fille qui partirait demain matin n'importe où dans le monde. Mais là je peux pas parce que mon chien a besoin de moi. **Mais c'est quoi, c'est le désir de triper ?** Non, c'est le désir de découvrir. Sérieux, j'espère pas, mais la journée que mon chien va mourir, je partirais, je vais pas faire 50000 (inaudible) j'vas vivre pauvre toute ma vie au pire, c'est vraiment ça que je veux faire. J'aimerai ça travailler avec les jeunes de la rue en [Pays en Europe] parce que ce pays là, je l'adore, le monde sont pauvres et ils s'entraident pareil, tandis qu'ici, le monde il y a moins d'entraide. Il y a une grosse

différence entre l'Europe puis ici. Je dis pas que là-bas c'est mieux, mais je dis que la mentalité est différente. Il y a un gros côté d'entraide qu'on a pas ici. Ici tu vas vivre en squat, il va manquer des valeurs de base de respect. Je te dis pas que tous les squats en Europe fonctionnent, mais je le sais j'en ai fait pas de squats. Mais ça peut fonctionner quand même ici, juste question d'évolution. » (Helena)

- 133 Dans la logique « indéterminée », les expériences de rue se sont atténuées, mais les jeunes ont encore un fort attachement à cet univers, sans savoir comment le gérer. Comme pour Helena, qui a fait plusieurs pauses dans la conformité entre ses différents « trips » et qui semble encore chercher à se situer dans la société. Aujourd'hui, elle s'inscrit dans un mode de vie conforme, si l'on considère sa stabilité en terme de logement. Mais pour ce qui concerne ses aspirations personnelles, Hélène reste confuse. Ses projets sont plus de l'ordre du désir, car aucun n'est effectif pour l'instant. Par exemple, elle parle d'un travail d'introspection avec une sexologue. En réalité, lorsqu'on l'amène à développer, on constate qu'elle n'a pas encore de rendez-vous (elle a envoyé un courriel il y a quelques mois pour prendre un premier contact). Par ailleurs, elle a d'autres projets en lien avec son expérience de rue (pour les chiens dans la rue et pour du bénévolat auprès des itinérants adultes l'hiver), mais il semble aussi que ce ne soit encore que des idées pour le moment. Malgré tout, elle n'a pas véritablement construit ses rapports à la conformité, peut-être justement en raison de son attraction pour la marginalité. Helena a déjà été bénévole dans des refuges pour itinérants adultes l'hiver, mais cette expérience n'est pas fréquente. Par contre, l'envie d'engagement pour la marginalité est distinctement exprimée :
- 134 « [...] je consacre ma vie à la rue. Je me suis sortie de ce milieu là, mais y'a pas personne qui va pouvoir m'enlever la rue. Je vais tout le temps rester avec le monde de la rue. Je veux consacrer ma vie à eux autres » (Helena).
- 135 À l'évocation d'une « sortie de rue », elle rétorque qu'elle est « encore dans un mode de vie de rue ». Il semble qu'il ait évolué, mais elle cherche toujours une façon d'intégrer ses propres normes marginales à un mode de vie ayant du sens pour elle-même. C'est dans ce sens que sa trajectoire recouvre des éléments de la figure identitaire d'« errant ». Sa grande question aujourd'hui semble être de savoir comment maintenir ce qu'elle est dans ses aspects les plus marginaux, d'errance surtout, au sein d'un mode de vie en société et ce, sans que cela ne vienne annuler ses aspirations « gitanes ».

BIBLIOGRAPHIE

Assogba (Yao), et al., « Le mouvement migratoire des jeunes au Québec. La reconfiguration du réseau social, un repère pour étudier le processus d'intégration. » *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 13, n.2, 65-78, 2000.

Bajoit (Guy), *Le changement social : approche sociologique des sociétés occidentales contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2003.

- Bajoit, (Guy), « Qu'est-ce que la socialisation ? Jeunesse et société », dans Bajoit (Guy) [coord.], *Jeunes et société : la socialisation des jeunes dans un monde en mutation*, Bruxelles, De Boeck Université, 2000, p.19-41.
- Becker (Howard), *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, A.-M. Métailié, 1963.
- Bellot (Céline), Rivard (Jacinthe), Mercier (Céline), Fortier (Joëlle), Noël (Véronique), et Cimon (Marie-Noël), *Le projet d'intervention par les pairs auprès des jeunes de la rue du centre-ville de Montréal : une contribution majeure à la prévention*, Rapport de recherche déposé au Collectif des Pairs, décembre, 2006.
- Bellot (Céline), *Le monde social de la rue : expériences des jeunes et pratiques d'intervention à Montréal*, thèse de doctorat, École de criminologie, Montréal, Université de Montréal, 2001.
- Bellot (Céline), « Les enjeux de l'intervention à l'endroit des jeunes de la rue », dans Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse [coord.], *Que signifient les droits et libertés pour les jeunes de la rue ?*, Québec : CDPDJ, 2000, p. 19-41.
- Bertaux (Daniel), *Les récits de vie*, Paris, Nathan, 1997.
- Le Breton (David), *L'interactionnisme symbolique*, Paris, Presses universitaires de France, Quadrige, 2004.
- Caputo (Tillio), Weiler (Richard) et Anderson (Jim), « Étude sur le style de vie de la rue », Ottawa, Santé Canada, Bureau de l'alcool, des drogues et des questions de dépendance, 1997.
- Chazy (Olivier), « Les enfants et les jeunes à la rue en France » *Programme pour l'enfance. Groupe d'experts sur les enfants en errance*, Strasbourg, Conseil de l'Europe, p.30-33,1999.
- Chobeaux (François), « Jeunes en errance : leur tendre la main », *Panoramiques*, 1996, n°26, p.192-204.
- Chobeaux (François), « Les jeunes galériens en France », dans Tessier (Stéphane) [coord.], *À la recherche des enfants des rues*, Paris, Éditions Karthala, 1998a, p. 227-237.
- Chobeaux (François), « Usage de l'espace urbain : y'a-t-il une culture de la zone ? », dans Tessier (Stéphane) [coord.], *À la recherche des enfants des rues*, Paris, Éditions Karthala, 1998b, p.419-425.
- Colombo (Annamaria), Gilbert (Sophie) et Lussier (Véronique), « Être jeune et marginal aujourd'hui », *Nouvelles pratiques sociales*, n 1, volume 20, automne 2007, p. 39-49.
- Colombo (Annamaria), *Analyse du processus de changement de mode de vie chez les jeunes de la rue à Montréal*, Fribourg, Mémoire de Licence, Travail social et politiques sociales, Université de Fribourg, 2001.
- Côté (Marguerite Michèle), *Les jeunes de la rue à Montréal. Une étude d'ethnologie urbaine*, thèse de doctorat, département d'anthropologie, Montréal : Université de Montréal, 1988.
- Corin, (Ellen), « Centralité des marges et dynamiques des centres. » *Anthropologie et Sociétés*, vol. 10, n.2 : 1-21, 1986.
- Evans (Karen) et Furlong (Andy), « Niches, transitions, trajectoires... De quelques théories et représentations des passages de la jeunesse. » *Lien social et politiques*, n.43, 2000, p.41-48.
- Gauthier (Madeleine), « L'insertion professionnelle des jeunes au cœur d'une nouvelle définition du centre et de la marge », dans Fournier (Geneviève) et Bourassa (Bruno) [coord.], *Les 18 à 30 ans et le marché du travail*, Saint-Nicolas, Les Presses de L'Université Laval, 2000, p.9-27.
- Greissler, (Élisabeth), *Entre marginalité et conformité : la construction identitaire des jeunes de la rue*, mémoire de maîtrise, École de service social, Montréal, Université de Montréal, 2007.

Grell (Paul), « Mouvement et sentiment de l'existence chez les jeunes précaires. » *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CXVIII, 2004, p.239-259.

Maunaye (Émmanuelle) et Molgat (Marc), *Les jeunes adultes et les parents. Autonomies, liens, familles et modes de vie*, Sainte-Foy, Presses universitaires de Laval, 2003.

Pattegay (Patrick), « L'actuelle construction, en France, du problème des jeunes en errance. Analyse critique d'une catégorie d'action publique », *Déviance et société*, 2003, n 3, volume 25, p. 257-277.

Parazelli (Michel), « Jeunes en marge. Perspectives historiques et sociologiques », *Nouvelles pratiques sociales*, n 1, volume 20, automne 2007, p. 50-79.

Parazelli (Michel), « La marginalité serait-elle normale ? », dans Rousseau (Vincent) [coord.], *Indiscipline et marginalité*, Société des arts indisciplinés, 2003, p. 67-87.

Parazelli (Michel), *La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2002.

Parazelli (Michel), *Pratiques de « socialisation marginalisée » et espace urbain : le cas des jeunes de la rue à Montréal (1985-1995)*, thèse de doctorat en études urbaines, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1997.

Rouleau-Berger, (Laurence), « Expériences et compétences des jeunes dans les espaces intermédiaires », *Lien social et politique - RIAC*, n.34, p. 109-117, automne 1995.

Schehr (Sébastien), « Processus de singularisation et formes de socialisation de la jeunesse. » *Lien social et politiques*, n° 43, 2000, p.49-58.

Shériff [Teresa] et collaborateurs, *Le trip de la rue. Parcours initiatiques des jeunes de la rue. Tome I*. Beauport, Centre jeunesse de Québec, 1999.

Taylor (Charles), *Grandeur et misère du monde*, Québec, Bellarmin, 1992.

Tremintin (Jacques), « Comment les jeunes errants mettent le travail social en difficulté », *Lien social*, Numéro 473, n 11, février 1999.

Winnicott, (D-W), *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975.

NOTES

1. Il ne s'agit pas d'utiliser l'expression « les jeunes de la rue » comme une catégorie descriptive unifiant des réalités sociales diverses. Nous nous référons ici aux jeunes constituant notre échantillon, qui ont vécu dans la rue et ont capitalisé cette expérience en devenant « pairs aidants ». C'est pour faciliter l'exposé de notre propos que nous employons ces termes tout au long du texte.

2. The expression « street youth » is not used as a descriptive category that would unify diversified social realities. It simply refers to the young people that make up our sample group, who lived in the street and capitalized on their experience to become “assisting peers”. The use of this expression in this text aims at making its comprehension easier.

3. No se trata de utilizar la expresión “los jóvenes de la calle” como una categoría descriptiva que unifica realidades sociales diversas. Aquí nos referimos a los jóvenes que constituyen nuestra muestra, que han vivido en la calle y han capitalizado esa experiencia al convertirse en “pares ayudantes”. El uso de estos términos a lo largo del texto es para facilitar la comprensión del tema.

4. Je tiens à remercier tout particulièrement Céline Bellot pour son aide, ses encouragements et ses conseils judicieux, dans le cadre de mes travaux de maîtrise hier et dans le cadre des mes études doctorales aujourd'hui.
5. Élisabeth Greissler. *Entre marginalité et conformité : la construction identitaire des jeunes de la rue*, Mémoire de maîtrise, École de service social, Montréal, Université de Montréal, 2007.
6. Le choix du terme « aidant » repose sur la posture des pairs qui ne sont pas des éducateurs, qui n'ont pas un rôle d'influence, mais plutôt d'aide, à l'image en quelque sorte des « grands frères » dans les banlieues en France.
7. Ce dispositif se nomme « collectif d'intervention par les pairs ».
8. Michel Parazelli (1997) constate qu'il n'existe pas de données statistiques exactes pour cette population vivant dans la rue. Sans doute est-ce lié à l'hétérogénéité des « situations de rue » (Bellot, 2001), mais cette diversité se traduit en tout cas par une multiplicité de qualificatifs. L'on parle de *jeunes de la rue*, de *jeunes dans la rue*, ou de *jeunes itinérants*. Ainsi, l'exercice de la définition ne semble pas évident pour regrouper l'ensemble des différents modes de vie développés dans la rue. À l'instar de la majorité des auteurs, nous parlerons donc dans cet article de « jeunes de la rue » pour désigner l'expérience de rue des jeunes affiliés à cet espace.
9. Annamaria Colombo, Sophie Gilbert et Véronique Lussier, « Être jeune et marginal aujourd'hui », *Nouvelles pratiques sociales*, n 1, volume 20, automne 2007, p. 39-49. Michel Parazelli, « Jeunes en marge. Perspectives historiques et sociologiques », *Nouvelles pratiques sociales*, n 1, volume 20, automne 2007, p. 50-79. Michel Parazelli, « La marginalité serait-elle normale ? », *Indiscipline et marginalité*, Société des arts indisciplinés, 2003.
10. Howard, S. Becker, *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Éditions, A.-M. Métailié, 1963.
11. Peu d'études abordent « l'après expérientiel » autrement qu'en termes de « sortie », soit de « passerelle » entre la marge et la norme. Cette manière d'aborder les choses peut paraître insuffisante pour appréhender le lien d'attachement à la marginalité, les effets de la socialisation marginalisée. Notamment, pour ce qui est de savoir si des jeunes continuent de construire leur identité en tenant aussi compte de leurs expériences dans la rue.
12. Madeleine Gauthier, « L'insertion professionnelle des jeunes au cœur d'une nouvelle définition du centre et de la marge », dans *Les 18 à 30 ans et le marché du travail*, Saint-Nicolas, Les Presses de L'Université Laval, 2000.
13. Précisons que nous n'oublions pas que d'autres éléments composent la situation des jeunes de la rue, notamment la socialisation antérieure à l'expérience de rue (dans la famille, à l'école, etc.). Cela étant, nous cherchons à déterminer l'effet d'une socialisation par le biais d'expériences marginales sur la construction des identités des ces jeunes. Plus précisément, la socialisation se construit à partir de la vie dans la famille, dans la rue et dans la société pour se préciser ensuite dans le sens d'une logique d'action particulière et enfin, s'exprimer sous une forme identitaire particulière. La trajectoire de ces jeunes de la rue représente le produit, au sens où Becker l'emploie, des différentes transactions effectuées dans le cadre d'interactions sociales diverses. Il est possible de déterminer des événements qui marquent une inflexion de cette trajectoire, mais ce n'est pas pour autant la fin des liens avec « le monde de la rue », la fin de l'influence de l'environnement de la rue sur une identité qui se construit et se précise petit à petit et qui évolue finalement tout au long de la vie.

14. Daniel Bertaux, *Les récits de vie*, Paris, Nathan, 1997.
15. Céline Bellot, Les enjeux de l'intervention à l'endroit des jeunes de la rue, dans Que signifient les droits et libertés pour les jeunes de la rue ?, Québec, CDPDJ, 2000. Michel Parazelli, *Pratiques de « socialisation marginalisée » et espace urbain : le cas des jeunes de la rue à Montréal (1985-1995)*, thèse de doctorat en études urbaines, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1997. Marguerite-Michelle Côté, *Les jeunes de la rue à Montréal. Une étude d'ethnologie urbaine*, Montréal, Thèse de doctorat. Département d'anthropologie, Université de Montréal, 1988.
16. Michel Parazelli, *op.cit*
17. Michel Parazelli, *La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2002. Riccardo Lucchini, *L'enfant de la rue: carrière, identité et sortie de rue*, Fribourg, Faculté de sciences économiques et sociales, 1999. Marie-Michelle Côté, *op.cit*. Céline, Bellot, *Le monde social de la rue : expériences des jeunes et pratiques d'intervention à Montréal*, thèse de doctorat, École de criminologie, Montréal, Université de Montréal, 2001. Annamaria Colombo, *Analyse du processus de changement de mode de vie chez les jeunes de la rue à Montréal*, Fribourg, Mémoire de Licence, Travail social et politiques sociales, Université de Fribourg, 2001.
18. Riccardo Lucchini s'est intéressé au sort des enfants des rues en Amérique Latine. Si l'on est loin du Québec et si son étude concerne un public plus jeune, on peut s'intéresser aux analyses de ce chercheur. Il aborde les choses en termes de « carrières », c'est-à-dire, en termes de construction dynamique de l'expérience de rue, d'apprentissage de la vie de la rue. Il développe ainsi l'idée d'un système élaboré, issu de différents facteurs, à l'origine des départs pour la rue. Il s'agit des contraintes familiales ou des caractéristiques de la rue entre autres, mais surtout, du sujet qui prend lui-même la décision de partir. L'auteur attache de l'importance à préciser le rôle d'acteur joué par le jeune, malgré ses difficultés familiales, psychologiques, matérielles et sociales.
19. Teresa Sheriff et al., *Le trip de la rue. Parcours initiatiques des jeunes de la rue. Tome I*. Beauport, Centre jeunesse de Québec, 1999.
20. Marie-Michelle Côté, *op. cit*.
21. Squeegee : pratique étendue dans le milieu de la rue qui consiste à se poster aux feux de signalisation pour nettoyer les vitres des automobiles, moyennant une contribution volontaire des automobilistes (notre définition).
22. *Ibid*.
23. Patrick Pattegay, « L'actuelle construction, en France, du problème des jeunes en errance. Analyse critique d'une catégorie d'action publique », *Déviance et société*, 2003, n 3, volume 25, p. 257-277.
24. François Chobeaux, « Jeunes en errance: leur tendre la main », *Panoramiques*, 1996, n. 26, p.192-204.
25. Olivier Chazy, « Les enfants et les jeunes à la rue en France » *Programme pour l'enfance. Groupe d'experts sur les enfants en errance*, Strasbourg, Conseil de l'Europe, p.30-33, 1999.
26. Jacques Tremintin, « Comment les jeunes errants mettent le travail social en difficulté ? », *Lien social*, numéro 473, février 1999.
27. François Chobeaux, 1998b, p.422.
28. Tillio Caputo, Richard Weiler et Jim Anderson, *Étude sur le style de vie de la rue*, Ottawa, Santé Canada, Bureau de l'alcool, des drogues et des questions de dépendance, 1997.
29. Michel Parazelli, *op. cit.*, 2002
30. Michel Parazelli, *op cit.*, 2002, p.139.
31. Annamaria Colombo, *op.cit*.

32. Howard Becker, *op.cit.*
33. Teresa Sheriff, et al., *op.cit.*
34. Guy Bajoit, « Qu'est-ce que la socialisation ? Jeunesse et société », dans Bajoit, G. (Édit.), *Jeunesses et société : la socialisation des jeunes dans un monde en mutation*, Bruxelles, De Boeck Université 2000, p.19.
35. Laurence Roulleau-Berger, « Expériences et compétences des jeunes dans les espaces intermédiaires », *Lien social et politique - RIAC*, n.34, p. 109-117.
36. Ellen Corin, « Centralité des marges et dynamiques des centres. » *Anthropologie et Sociétés*, vol. 10, n.2, 1-21, 1986.
37. Michel Parazelli, *op.cit.*, 2003.
38. Paul Grell, Mouvement et sentiment de l'existence chez les jeunes précaires, *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CXVIII, p.239-259, 2004.
39. Madeleine Gauthier, « L'insertion professionnelle des jeunes au cœur d'une nouvelle définition du centre et de la marge », dans *Les 18 à 30 ans et le marché du travail*, Saint-Nicolas, Les Presses de L'Université Laval, 2000.
40. Paul Grell, *op.cit.* Émmanuelle Maunaye et Marc Molgat, *Les jeunes adultes et les parents. Autonomies, liens, familles et modes de vie*, Sainte-Foy, Presses universitaires de Laval, 2003. Yao Assogba, et al., « Le mouvement migratoire des jeunes au Québec. La reconfiguration du réseau social, un repère pour étudier le processus d'intégration. » *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 13, n.2, 65-78, 2000. Karen Evans et Andy Furlong, « Niches, transitions, trajectoires... De quelques théories et représentations des passages de la jeunesse. » *Lien social et politiques*, n.43, p.41-48, 2000. Sébastien Schehr, « Processus de singularisation et formes de socialisation de la jeunesse. » *Lien social et politiques*, n° 43, 49-58, 2000. Laurence Roulleau-Berger, *op.cit.*
41. Guy Bajoit, *op.cit.*
42. Daniel Bertaux, *op.cit.*
43. Nous présentons en Annexes 1 un tableau de synthèse des caractéristiques des « pairs » et des « ex pairs aidants » rencontrés.
44. Notons qu'un travail d'analyse sur l'effet du collectif sur les jeunes y participant a été réalisé dans le cadre d'une recherche évaluative menée par Céline Bellot (2006). Céline Bellot, Jacinthe Rivard, Céline Mercier, Joelle Fortier, Véronique Noël, et Marie-Noël Cimon, Le projet d'intervention par les pairs auprès des jeunes de la rue du centre-ville de Montréal : une contribution majeure à la prévention, Rapport de recherche déposé au Collectif des Pairs, décembre, 2006.
45. Le processus « d'empowerment » passe par la connaissance et la conscience de l'histoire personnelle, et de l'impact des différentes expériences sur la vie de chaque individu. Il vise notamment à retrouver ou augmenter l'estime de soi, à se réapproprier ses capacités d'action, d'expression de soi et de décision. On peut penser que le passage dans le collectif d'intervention par les pairs s'inscrit dans ce type d'intervention, même s'il ne s'agit pas au départ d'une intervention sociale à l'endroit des jeunes de la rue.
46. Michel Parazelli, *op.cit.*, 2003.
47. Ellen Corin, *op.cit.*, 1986.
48. Michel Parazelli, *Ibid.*
49. « L'engagement dans, par et pour la marginalité » correspond d'après nous à la trajectoire de « pairs aidants », anciens jeunes de la rue, participant à des actions politiques, sociales ou communautaires en lien avec leurs expériences marginales. Ces jeunes développent des goûts pour l'engagement parfois avant, pendant et souvent, après leurs expériences de rue et de pairs. Le collectif est un support supplémentaire autant

qu'un révélateur de cette volonté d'engagement pour certains. Cela se traduit par exemple par la défense des droits, des intérêts et de « l'expression » des personnes marginalisées ou encore, par la lutte pour leur (re)connaissance.

50. « Le festival a lieu en plein centre-ville, à la Place Pasteur, ce qui permet de créer un lien entre les jeunes de la rue et les nombreux passants du centre-ville. Ce festival c'est une fête, c'est 3 jours où l'on donne la possibilité à ces jeunes de s'exprimer, de montrer leurs talents. Je vous invite donc à mettre vos préjugés de côté, et à venir discuter avec eux, assister à leurs shows, à vous initier au break dancing, à l'art du graffiti, à la culture punk ». Site Internet « La tribu du verbe », http://www.latribuduverbe.com/archives/2007/08/le_festival_dexpression_de_la.html, consultée le 2 janvier 2009.

51. Céline Bellot, *op. cit.*, 2001.

52. « [Les jeunes dans la rue] vivaient autrement, pis c'est ça que je trouvais intéressant et puis c'est ça mon intérêt, dès l'origine, pour les jeunes de la rue, quand je connaissais pas encore ça, quand j'ai 18 ans, pis encore aujourd'hui, c'est le même intérêt que j'ai, c'est-à-dire, pas tant cette facilité là, mais cette force de dire que je refuse les choses », explique Olivier (« ex pairs aidant »).

53. Joëlle a participé au collectif en 1993. À l'époque, le recrutement était plus souple en matière de consommation. Aujourd'hui un certain recul est exigé pour être pair aidant.

RÉSUMÉS

Cet article synthétise une réflexion amorcée dans le cadre d'un mémoire de maîtrise portant sur les trajectoires identitaires de « jeunes de la rue¹ ». Il s'agit de comprendre leur rapport à la « marge » et au « centre », suivant leur parcours teinté de ces deux entités, antinomiques de prime abord. Nous présentons cette partie de la réalité selon des types idéels identitaires, issus des différentes logiques d'actions privilégiées par les acteurs. L'analyse de ces trajectoires identitaires invite à nuancer les approches plus « classiques » des situations de rue, selon la délinquance et la déviance de certains jeunes. Il est pertinent de s'interroger sur les enjeux qui découlent de cette conceptualisation différente de leur expérience de rue. En effet, sans nier les effets négatifs de la vie dans la rue, nous essayons ici de mettre en exergue la part constructive de cette expérience au plan de la socialisation à la marge, dans la rue.

Identity construction starting from street's and peer's experiments in Montreal : a tension between marginality and conformity. This article synthesizes a work started in a master thesis related to the identities' trajectories of "street youth". Its purpose is to understand how their trajectories are influenced by the "margin" and the "center", two entities one might at first regard as paradoxical. We present this fragment of reality according to typical categories of identity, resulting from various logics of action chosen by the actors. The analysis of these identity trajectories invites to moderate the more "traditional" approaches of situations in the street, taking into account the delinquency and the deviance of certain young people. It is relevant to wonder about the issues which rise from this different conceptualization of their street experience. Indeed, without denying the negative effects of life in the street, we try to put forward the positive of this experience in terms of a marginalize socialization in the street.

La construcción de la identidad a partir de experiencias de calle y de "pares" a Montreal : una tensión entre marginalidad y conformidad. Este artículo resume una reflexión esbozada en el marco de una memoria de conocimiento sobre las trayectorias de identidad de "jóvenes de la calle ²". Se trata de comprender su relación con el "margen" y el "centro", según su recorrido tonalizado con estas dos entidades, antinómicas de entrada. Presentamos esta parte de la realidad según dos tipos ideales de identidad, provenientes de diferentes lógicas y acciones privilegiadas por los actores. El análisis de estas trayectorias de identidad invita a matizar los enfoques más "clásicos" de las situaciones de calle, según la delincuencia y la desviación de ciertos jóvenes. Es pertinente interrogarse sobre los desafíos que se desprenden de esta conceptualización diferente de su experiencia de calle. De hecho, sin negar los efectos negativos de la vida en la calle, aquí intentamos destacar la parte constructiva de esta experiencia en el plano de la socialización al margen, en la calle.

INDEX

Mots-clés : identité, intervention sociale, jeunes de la rue, marginalité, pairs aidants, socialisation

Keywords : assisting peers, identity, marginality, social intervention, socialization, street youth

Palabras claves : identidad, intervención social, jóvenes de la calle, marginalidad, pares de apoyo, socialización

AUTEUR

ELISABETH GREISSLER

Après une formation d'assistante sociale en France (IRTS de Nancy), Élisabeth Greissler a fait une maîtrise en service social à l'Université de Montréal. Dans le cadre de cette maîtrise, elle a eu l'occasion de travailler avec Céline Bellot sur les jeunes de la rue. Son sujet de recherche a porté sur la construction identitaire des « pairs aidants », anciens jeunes de la rue. Aujourd'hui, étudiante en doctorat de service social à l'Université de Montréal, elle s'intéresse à l'engagement des jeunes de la rue.